

# La destruction de la Palestine, c'est la destruction de la Terre

*Les six derniers mois de génocide à Gaza ont marqué le début d'une nouvelle phase dans une longue histoire de colonisation et d'extraction qui remonte au dix-neuvième siècle. Pour comprendre véritablement la crise actuelle, [Andreas Malm](#) affirme qu'il faut analyser l'assujettissement de la Palestine à l'empire fossile sur la longue durée.*

***[Andreas Malm](#), Verso Books, 8 avril 2024***



*Cet essai est une version légèrement rédigée d'une conférence donnée le 4 avril à l'Université américaine de Beyrouth, The Center for Arts and Humanities, dans le cadre du [programme Critical Humanities for the Liberal Arts](#). L'image ci-dessus, *White Phosphorous #2*, a été utilisée*

*avec l'autorisation de l'artiste [Rafat Asad](#). Rafat est un artiste palestinien vivant à Ramallah.*

Cela fait donc maintenant six mois que ce [génocide](#) est perpétré. Une demi-année s'est écoulée depuis que la résistance a lancé Toufan al-Aqsa et que l'occupation a répondu en déclarant et en exécutant un génocide. Cela fait un an et demi, six mois et 184 jours que les bombes détruisent une famille après l'autre, une tour après l'autre, un quartier résidentiel après l'autre, sans relâche, méthodiquement : une demi-année d'ossements gris d'enfants apparaissant sous les décombres, de rangées de petits sacs mortuaires blancs alignés sur le sol, d'une fille mutilée pendue à une fenêtre comme à un crochet ; une demi-année de parents faisant leurs adieux à leurs enfants avec un calme inquiétant, comme si leur esprit les avait laissés vides et vierges, ou dans des spasmes incontrôlables de chagrin, comme s'ils ne savaient pas comment mettre à nouveau un pied devant l'autre et faire un pas sur cette Terre ; une demi-année d'une douzaine de massacres par jour, d'exécutions sommaires, de tirs de snipers, de passages de bulldozers sur les cadavres et tout le reste, et ça ne s'arrête pas, ça continue, ça continue, ça ne s'arrête pas, ça continue, ça continue à un rythme effréné, ça ne s'arrête pas, ça ne s'arrête pas. On peut devenir fou de désespoir en regardant cela de loin. Si l'on ressent cela, il faut essayer d'imaginer ce que ressentent les personnes encore en vie à Gaza.

L'État d'Israël est en train de commettre le pire crime connu de l'humanité, et ce génocide particulier présente des caractéristiques uniques qui le distinguent des autres génocides récents. Tout

d'abord, dès le départ, ce génocide a été un « [effort transnational](#) » coordonné et organisé par les pays capitalistes avancés de l'Occident, en collaboration avec l'État d'Israël. Les USA, le Royaume-Uni, l'Allemagne, la France et la plupart des autres membres de l'UE se sont immédiatement précipités pour participer à l'effusion de sang, en envoyant des armes à l'occupation comme autant de plats à un banquet, en survolant Gaza pour partager des renseignements avec le quartier général et les pilotes, en déployant les défenses diplomatiques autour de cet État et, comme si cela ne suffisait pas, en retirant les dernières miettes de subsistance des mains des Palestiniens. Maintenant qu'ils sont affamés et qu'ils n'ont que l'assistance minimale de l'UNRWA pour les maintenir en vie, les USA et le Royaume-Uni leur coupent également cette dernière bouée de sauvetage. On pourrait croire qu'ils veulent que les Palestiniens meurent.

C'est ce qui s'est passé au cours du premier semestre de ce génocide. Jusqu'à présent, il s'agit d'une scène monochrome de coopération. Aucun autre génocide [sur la liste](#) depuis l'Holocauste n'a présenté une telle image. Du Bangladesh au Guatemala, du Soudan au Myanmar, les génocides ont pu être perpétrés avec divers degrés de complicité de la part du noyau capitaliste, mais il s'agit ici de quelque chose de qualitativement différent. Une comparaison utile serait le génocide contre les musulmans bosniaques, un événement qui a façonné ma propre jeunesse politique. Par un embargo sur les armes, l'Occident a refusé à ce peuple le droit de se défendre ; en se retirant de Srebrenica, les forces néerlandaises ont sciemment livré cette ville à Ratko Mladić ; au cours des quatre années de guerre, la soi-disant communauté

internationale a assisté à la décimation des musulmans bosniaques. Mais il s'agissait avant tout d'actes d'omission. L'Occident n'a pas armé la Republika Srpska avec les meilleures bombes de ses arsenaux. Bill Clinton n'a pas pris l'avion pour embrasser Slobodan Milošević. Le massacre n'a pas été accompagné du refrain constant « les nationalistes serbes ont le droit de se défendre ». Ce à quoi nous assistons aujourd'hui pourrait être le premier génocide du capitalisme avancé.

Je dois avouer une certaine naïveté : Je ne m'attendais pas à un appétit aussi vorace pour le sang palestinien. Bien sûr, je n'ai pas été surpris par le comportement de l'occupation. La deuxième chose que nous nous sommes dite le matin du 7 octobre était : ils vont détruire Gaza. Ils tueront tout le monde. La première chose que nous avons dite dans ces premières heures n'était pas tant des mots que des cris de jubilation. Ceux d'entre nous qui ont vécu leur vie avec et à travers la question de la Palestine ne pouvaient pas réagir autrement aux scènes de la résistance prenant d'assaut le checkpoint d'Erez : ce labyrinthe de tours en béton, d'enclos et de systèmes de surveillance, cette installation consommée de canons, de scanners et de caméras - certainement le monument le plus monstrueux à la domination d'un autre peuple dans lequel j'ai jamais pénétré - tout d'un coup entre les mains de combattants palestiniens qui avaient maîtrisé les soldats de l'occupation et arraché leur drapeau. Comment ne pas crier de stupeur et de joie ? Il en va de même pour les scènes où les Palestiniens franchissent la clôture et le mur et affluent sur les terres dont ils ont été chassés ; il en va de même pour les rapports sur la résistance qui s'empare du poste de police

de Sderot, la colonie ethniquement propre qu'ils ont construite sur le village de Najd, occupé depuis 1948.

Ce sont les premières réactions que j'ai partagées avec mes proches. Mais la seconde : une immense trépidation. Nous savions tous comment l'État d'Israël se comportait et ce qu'il fallait en attendre. Ce que je n'avais pas prévu, personnellement, c'est l'ampleur que prendrait la participation de l'Occident aux massacres. Il est clair que j'aurais dû m'en douter. Mais quelle que soit la naïveté, les événements du dernier semestre ont soulevé une nouvelle fois la question de la nature de cette alliance. Qu'est-ce qui lie si étroitement l'État d'Israël et le reste de l'Occident ? Qu'est-ce qui explique la volonté de pays comme les USA et le Royaume-Uni de participer à ce génocide et pourquoi l'empire usaméricain partage-t-il l'objectif d'Israël de détruire la Palestine ? L'une des explications, toujours aussi populaire dans certaines parties de la gauche, est le pouvoir du lobby sioniste. J'y reviendrai.

\*

L'un des éléments de la définition du génocide est la « destruction physique totale ou partielle » du groupe de personnes ciblé ; et à Gaza, une catégorie centrale est précisément celle de la destruction physique. Dès les deux premiers mois, Gaza a été soumise à une destruction [totale](#) et [complète](#). Avant même la fin du mois de décembre, le *Wall Street Journal* [rapportait](#) que la destruction de Gaza égalait ou dépassait celle de Dresde et d'autres villes allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale. L'une des voix les plus courageuses en dehors de la Palestine est celle de Francesca Albanese, rapporteure spéciale des Nations unies sur les territoires

occupés en 1967. Elle commence son récent rapport par l'observation suivante : «Après cinq mois d'opérations militaires, Israël a détruit Gaza », avant de détailler comment tous les fondements de la vie à Gaza ont été « complètement saccagés ».[1] L'image emblématique est celle d'une maison réduite en miettes et de survivants fouillant frénétiquement les décombres. S'ils ont de la chance, un garçon ou une fille couverts de poussière peuvent être extraits de la masse de débris. On estime aujourd'hui qu'il reste quelque 12 000 cadavres à extraire des maisons pulvérisées de Gaza.

Bien qu'il n'ait jamais atteint l'ampleur que nous connaissons aujourd'hui, ce n'est pas exactement la première fois que les Palestiniens font l'expérience de ce genre de choses. Le scénario se trouve dans le Plan Dalet de 1948, où les forces sionistes ont été formées à l'art de « détruire les villages (en y mettant le feu, en les faisant exploser et en plantant des mines dans leurs décombres) » [2]. Pendant la Nakba, il était courant pour ces forces d'envahir un village pendant la nuit et de dynamiter systématiquement, l'une après l'autre, les maisons où se trouvaient encore des familles [3]. L'expérience palestinienne a ceci de particulier qu'elle n'a jamais pris fin. L'acte initial consistant à détruire les maisons sur la tête de leurs habitants est répété encore et encore : à al-Majdal en 1950, d'où les habitants ont été déportés à Gaza ; à Gaza en 2024 ; et entre les deux, un nombre indéterminé de fois. Pour n'en citer qu'un : Beyrouth en 1982, décrite par Liyana Badr dans [\*A balcony over the Fakihani\*](#), avec des mots qui pourraient correspondre à n'importe quelle autre instanciation :

*J'ai vu des tas de béton, des pierres, des vêtements déchirés éparpillés, des éclats de verre, des petits bouts de coton, des fragments de métal, des immeubles détruits*

*ou penchant follement (...) Une poussière blanche étouffait le quartier, et à travers le gris de la fumée se profilaient les carcasses éventrées des immeubles et les débris des maisons rasées. (...) Tout y était mélangé. Les voitures étaient à l'envers, les papiers tourbillonnaient dans le ciel. Le feu. Et la fumée. La fin du monde.*[4]

C'est la fin d'un monde qui ne finit jamais : de [nouveaux décombres](#) sont toujours déversés sur les Palestiniens. La destruction est l'expérience constitutive de la vie palestinienne parce que l'essence du projet sioniste est la destruction de la Palestine.

Cette fois-ci, contrairement à 1948 ou 1950, la destruction de la Palestine a pour toile de fond un processus de destruction différent, mais connexe : celui du système climatique de cette planète. L'effondrement du climat est le processus de destruction physique des écosystèmes, de l'Arctique à l'Australie. Dans notre livre *The Long Heat : Climate Politics When It's Too Late*, à paraître chez Verso en 2025, mon collègue Wim Carton et moi-même expliquons en détail la rapidité avec laquelle ce processus se déroule actuellement. Pour ne prendre qu'un exemple, l'Amazonie est prise dans une spirale de dépérissement qui pourrait la transformer en une savane dépourvue d'arbres. La forêt amazonienne existe depuis 65 millions d'années. Aujourd'hui, en l'espace de quelques décennies seulement, le réchauffement climatique - associé à la déforestation, la forme originelle de la destruction écologique - pousse l'Amazonie vers le point de basculement au-delà duquel elle cessera d'exister. En effet, à l'heure où j'écris ces lignes, de nombreuses recherches récentes suggèrent que l'Amazonie est sur le point d'atteindre ce point [5]. Si l'Amazonie devait perdre sa couverture forestière - une idée vertigineuse, mais tout à fait envisageable dans un avenir

proche - il s'agirait d'une Nakba d'un autre genre. Les victimes immédiates seraient, bien sûr, les populations autochtones, afrodescendantes et autres de l'Amazonie, quelque 40 millions de personnes au total, qui, dans le scénario le plus probable, verraient les incendies déchirer leur forêt et la transformer en fumée, et vivraient ainsi la fin d'un monde.

Parfois, ce processus prend une ressemblance morphologique remarquable avec les événements de Gaza, même en termes de proximité géographique. Dans la nuit du 11 septembre de l'année dernière, moins d'un mois avant le début du génocide, la tempête Daniel a frappé la Libye. Dans la ville orientale de Derna, sur les rives de la Méditerranée, à environ 1 000 km de Gaza, des personnes ont été tuées dans leur sommeil. Soudain, une force venue du ciel a détruit leurs maisons. Par la suite, des rapports ont décrit comment des meubles et des parties de corps ont émergé des bâtiments pulvérisés. « Des [cadavres](#) jonchent encore les rues et l'eau potable se fait rare. La tempête a tué des familles entières ». [Selon](#) un habitant de la ville, il s'agit d'une « catastrophe comme nous n'en avons jamais vue ». « Les habitants cherchent les corps de leurs proches en creusant avec leurs mains et de simples outils agricoles ». Des secouristes palestiniens se sont précipités sur les lieux ; [selon](#) l'un d'entre eux, « la dévastation dépasse tout ce que l'on peut imaginer » : « Vous marchez dans la ville et vous ne voyez que de la boue, de la vase et des maisons démolies. L'odeur des cadavres est omniprésente. (...) Des familles entières ont été rayées des registres d'état-civil. (...) On voit la mort partout ».

Au cours de sa visite de 24 heures, la tempête Daniel a déversé une quantité d'eau environ 70 fois supérieure à la moyenne du mois de



septembre. Derna est située à l'embouchure d'un oued qui coule vers la mer, normalement à l'intérieur de berges étroites, si tant est qu'il coule. C'était un pays désertique. L'eau, les sédiments et les débris ont formé un bulldozer qui a déchiré et rugi à travers la ville au milieu de la nuit du 11 septembre - une force d'une telle vitesse et d'une telle violence qu'elle a poussé les structures et les rues dans la Méditerranée et transformé l'ancien centre en une tourbière brunâtre et boueuse. En utilisant les méthodes raffinées d'attribution des conditions météorologiques d'aujourd'hui, les chercheurs pourraient rapidement [conclure](#) que les inondations ont été rendues cinquante fois plus probables par le réchauffement climatique observé jusqu'à présent - un code mathématique pour la cause du désastre. Seul ce réchauffement a pu provoquer cet événement. Au cours des mois d'été précédents, les eaux au large de l'Afrique du Nord avaient été plus chaudes de pas moins de cinq degrés et demi par rapport à la moyenne des deux décennies précédentes. Or, l'eau chaude contient de l'énergie thermique qui peut être intégrée dans une tempête comme du carburant dans un missile. Quelque 11 300 personnes ont été tuées en une seule nuit par la tempête Daniel en Libye - l'événement le plus intense de massacre de masse dû au changement climatique jusqu'à présent au cours de la décennie, voire du siècle.

Ces scènes préfiguraient de manière frappante celles qui allaient commencer à se dérouler à Gaza 26 jours plus tard, mais il existait également des liens directs entre les deux endroits. Les équipes de secours de Gaza étant depuis longtemps habituées à faire face à ce type de destruction, elles se sont rapidement rendues à Derna pour apporter leur aide. Au moins une douzaine de Palestiniens qui

avaient fui Gaza pour se réfugier à Derna ont été tués dans les inondations. Un Palestinien, Fayez Abu Amra, [a déclaré à Reuters](#) : « Deux catastrophes ont eu lieu, la catastrophe du déplacement et la tempête en Libye » - le mot arabe pour catastrophe étant ici, bien sûr, *Nakba*. Selon Fayez Abu Amra, la première Nakba a été celle de 1948, qui a chassé sa famille et 800 000 autres Palestiniens de leur patrie ; sa famille s'est retrouvée dans le *mukhayam* [*camp de réfugiés*] de Deir al-Balah, puis certains membres ont déménagé pour fuir les guerres d'agression israéliennes, dans la ville de Derna ; puis est survenue une deuxième Nakba. Fayez Abu Amra a perdu plusieurs membres de sa famille dans la tempête. Lui-même a survécu, car il avait choisi de rester à Deir al-Balah, où des tentes de deuil avaient été érigées pour les victimes. Puis vint, quelques semaines plus tard, le génocide. Dieu seul sait si Fayez Abu Amra est encore en vie.

Tout en reconnaissant les similitudes et l'enchevêtrement de ces processus de destruction, certaines différences significatives sautent aux yeux. Les forces qui ont bombardé Derna étaient d'une autre nature que celles qui ont bombardé Gaza. Dans le premier cas, le semeur anonyme de la mort depuis le ciel n'était pas une force aérienne, mais la saturation cumulative de l'atmosphère en dioxyde de carbone. Personne n'avait l'intention spécifique de détruire Derna, comme l'État d'Israël a eu l'intention expresse de détruire Gaza ; aucun porte-parole de l'armée n'a [annoncé qu'il](#) fallait se concentrer sur les « dommages maximums », aucun député du Likoud n'a [hurlé](#) « Abattez les bâtiments ! Bombardez sans distinction ! » Lorsque les entreprises de combustibles fossiles extraient leurs produits et les mettent en combustion, elles n'ont

pas l'intention de tuer qui que ce soit en particulier. Elles savent cependant que ces produits tueront, avec certitude, des gens - que ce soit en Libye, au Congo, au Bangladesh ou au Pérou, cela leur est égal.

Il ne s'agit pas d'un génocide. Dans notre livre, [\*Overshoot : How the World Surrendered to Climate Breakdown\*](#), qui sera publié par Verso en octobre de cette année, Wim et moi jouons avec le terme de paupéricide pour décrire ce qui se passe ici : l'expansion implacable de l'infrastructure des combustibles fossiles au-delà de toutes les limites d'une planète vivable. L'objectif initial de l'acte en soi n'est pas de tuer qui que ce soit. L'objectif de l'extraction du charbon, du pétrole ou du gaz est de gagner de l'argent. Cependant, une fois qu'il est pleinement établi que cette forme d'argent tue en réalité des multitudes, l'absence d'intention commence à se combler. En corollaire des connaissances fondamentales de la science du climat, le savoir est désormais plus ou moins universellement répandu : les combustibles fossiles tuent des gens, au hasard, aveuglément, sans discernement, avec une forte concentration sur les pauvres du Sud ; et ils tuent en plus grand nombre à mesure que le statu quo se prolonge. Lorsque l'atmosphère est sursaturée en CO<sub>2</sub>, la létalité de toute quantité supplémentaire de CO<sub>2</sub> est élevée et ne cesse d'augmenter. Les pertes massives sont alors un résultat idéologiquement et mentalement traité et de facto accepté de l'accumulation du capital. « Si vous faites quelque chose qui blesse quelqu'un, et que vous le savez, vous le faites exprès », a déclaré le procureur Steve Schleicher dans son réquisitoire contre Derek Chauvin, condamné plus tard pour le meurtre de George Floyd ; *mutatis mutandis*, il en va de même ici. En effet, la violence de la

production de combustibles fossiles devient plus meurtrière et plus délibérée chaque année qui passe. Comparons cela avec un attentat à la bombe dans le *mukhayam* de Jabaliya le 25 octobre, qui a tué au moins 126 civils, dont 69 enfants. L'objectif déclaré de cet acte était de tuer un seul commandant du Hamas. L'occupation avait-elle l'intention de tuer également les 126 civils, ou était-elle simplement indifférente à ce type de dommages collatéraux massifs ? Intentionnalité et indifférence se confondent ici. Il en va de même pour le climat, toujours qualitativement différent de celui de la Palestine, mais la différence est peut-être en train de s'estomper.

Existe-t-il des moments spécifiques d'articulation entre la destruction de la Palestine et la destruction de la Terre ? Par moments d'articulation, j'entends les points où un processus percute et forme l'autre, dans une causalité réciproque, une dialectique de la détermination. Ma réponse est oui, en effet, de tels moments d'articulation se sont enchaînés dans une séquence assez serrée depuis près de deux siècles. Parce que je suis un passionné d'histoire, je vais remonter au moment où cela a commencé : 1840. Les événements de cette année-là sont pour moi une obsession permanente. Je les ai évoqués ici et là, mais je n'en ai pas encore fait un récit cohérent. J'ai commencé ces recherches il y a onze ans, vers la fin de mon doctorat, lorsque j'ai écrit *Fossil Capital* et que j'ai réalisé que le sujet nécessitait une étude à part entière, une suite qui s'appellerait *Fossil Empire*. Ces dernières semaines, je suis revenu à ce moment dans le temps afin de développer une analyse à *long terme* de l'empire fossile en Palestine.

\*

1840 est une année charnière dans l'histoire, tant pour le Moyen-Orient que pour le système climatique. C'est la première fois que l'Empire britannique a déployé des bateaux à vapeur dans une guerre importante. L'énergie à vapeur est la technologie par laquelle la dépendance aux combustibles fossiles est apparue : les machines à vapeur fonctionnaient au charbon, et c'est leur diffusion dans les industries britanniques qui a fait de ce pays la première économie fossile. Mais la machine à vapeur n'aurait jamais laissé d'empreinte sur le climat si elle était restée à l'intérieur des îles britanniques. Ce n'est qu'en l'exportant dans le reste du monde et en entraînant l'humanité dans la spirale de la combustion à grande échelle des combustibles fossiles que la Grande-Bretagne a changé le destin de cette planète : la mondialisation de la vapeur était une mise à feu nécessaire. La clé de cette mise à feu, à son tour, était le déploiement des bateaux à vapeur dans la guerre. C'est par la projection de la violence que la Grande-Bretagne a intégré d'autres pays dans l'étrange type d'économie qu'elle avait créé - en transformant le capital fossile, pourrions-nous dire, en empire fossile.

À cette époque, la Grande-Bretagne était le plus grand empire que le monde eût jamais connu, bâti sur la suprématie navale, fondée jusqu'alors sur la force motrice traditionnelle du vent. Mais dans les années 1820, la Royal Navy a commencé à envisager la propulsion à vapeur, c'est-à-dire à brûler du charbon, au lieu de naviguer avec le vent ; le vent étant une source « renouvelable », comme nous l'appellerions aujourd'hui, inépuisable, bon marché, voire gratuite, mais avec des limites bien connues. Les capitaines ne pouvaient pas tenir pour acquis qu'il soufflerait comme ils le souhaitaient. Sur le champ de bataille, les navires pouvaient être retenus par des calmes,

ou éloignés de leurs cibles par des rafales et des coups de vent dans la mauvaise direction, ou encore n'avancer que lentement. Les coups de vent peuvent donner à l'ennemi l'occasion de s'éclipser, de se regrouper et de riposter. Dans l'action militaire, lorsque la mobilisation de l'énergie est la plus urgente, le vent est une force peu fiable. La vapeur obéit à une autre logique. Elle tirait sa force d'une source d'énergie qui n'avait aucun rapport avec les conditions météorologiques, les vents, les courants, les vagues, les marées : le charbon provenait du sous-sol, un héritage de la photosynthèse vieux de centaines de millions d'années, et une fois remonté à la surface, il pouvait être brûlé à l'endroit et au moment voulus par son propriétaire. La force de frappe d'un bateau à vapeur peut être mobilisée à volonté. Une flotte de navires de ce type peut être organisée selon les souhaits des capitaines - canons pointés, troupes débarquées, ennemis pourchassés, quel que soit le vent. L'amiral Charles Napier, le plus ardent défenseur de la vapeur au sein de la Royal Navy, a particulièrement insisté sur ces libertés, qu'il a résumées de manière lapidaire : « les navires à vapeur font que le vent est toujours favorable » ; ou encore, « la vapeur a conquis si complètement les éléments qu'il me semble que nous sommes maintenant en possession de tout ce qui était nécessaire pour rendre la guerre maritime parfaite » [6]. La conquête des éléments est, en définitive, fonction du profil spatio-temporel des combustibles fossiles : en raison de leur détachement de l'espace et du temps à la surface de la Terre, ils promettent de libérer l'empire des coordonnées dans lesquelles les bateaux naviguent depuis des temps immémoriaux.

La première fois que Napier a pu mettre en pratique cette perfection, c'était en 1840, ici même, sur les rives du Liban et de la Palestine. Cette année-là, la Grande-Bretagne entre en guerre contre Mohamed Ali. Ali était le pacha d'Égypte, nominalement au service de l'Empire ottoman, mais en pratique souverain de son propre royaume, qui était désormais en état de guerre avec le sultan. Les forces d'Ali avaient quitté l'Égypte pour conquérir le Hedjaz et le Levant et former un proto-empire arabe, en conflit avec la Sublime Porte et Londres. L'ascension d'Ali menace de faire tomber l'Empire ottoman, dont la stabilité et l'intégrité sont considérées par la Grande-Bretagne, à cette époque, comme un atout stratégique face à la Russie. Si l'Empire ottoman se désintégrait, la Russie pourrait s'étendre au sud et à l'est, en direction de la colonie indienne de la Couronne, et la Grande-Bretagne voulait donc le soutenir. La rivalité inter-impérialiste, pourrions-nous dire, a incité la Grande-Bretagne à intervenir contre Ali. Mais la dynamique du développement capitaliste à l'intérieur même de la Grande-Bretagne a également joué un rôle non moins important. L'industrie du coton en était le fer de lance, mais dans les années 1830, elle avait pris une telle avance sur toutes les autres branches qu'elle souffrait d'une crise de surproduction : des montagnes trop importantes de fils et de tissus de coton sortaient des usines. Les sources de demande étaient insuffisantes pour les absorber toutes. La Grande-Bretagne cherche donc désespérément des marchés d'exportation. Heureusement, en 1838, l'Empire ottoman accepte un accord de libre-échange fabuleusement avantageux, connu sous le nom de traité de Balta Liman. Cet accord ouvrait les territoires contrôlés par le sultan à des exportations

britanniques pratiquement illimitées. Le problème, cependant, est que de plus en plus de ces territoires passent sous le contrôle de Mohamed Ali, qui poursuit une politique économique opposée : la substitution des importations. Il a construit ses propres usines de coton en Égypte. À la fin des années 1830, celles-ci étaient devenues la plus grande industrie de ce type en dehors de l'Europe et des USA. Ali n'a pas voulu du libre-échange britannique : il a mis en place des tarifs douaniers, des monopoles et d'autres barrières protectrices autour de son industrie du coton et l'a promue si efficacement qu'elle a pu faire des incursions sur des marchés jusqu'alors dominés par la Grande-Bretagne, jusqu'en Inde même.

La Grande-Bretagne détestait ça. Et personne ne le détestait avec plus de ferveur que Lord Palmerston, ministre des Affaires étrangères et principal architecte de l'Empire britannique au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'exclama : « La meilleure chose que Méhémet [sic] puisse faire, ce serait de détruire toutes ses manufactures et de jeter ses machines dans le Nil » [\[7\]](#). Lui et le reste du gouvernement britannique considèrent le refus d'Ali d'accepter le traité de Balta Liman comme un *casus belli*. Le libre-échange devait être imposé à Ali et à toutes les terres arabes qu'il dirigeait. Dans le cas contraire, l'industrie cotonnière britannique resterait étouffée, sans les débouchés dont elle avait besoin pour continuer à se développer, et risquerait d'être encore plus étouffée par cet arriviste égyptien. Lord Palmerston n'a pas caché ses principes de politique étrangère. « Il était du devoir du gouvernement d'ouvrir de nouvelles voies pour le commerce du pays » ; son « grand objectif » dans « tous les coins du monde » était d'ouvrir des terres au commerce, ce qui l'engageait à une confrontation totale avec Ali [\[8\]](#).



Il est obsédé par la « question d'Orient ». « Pour ma part, je déteste Méhémet Ali, que je considère comme un barbare arrogant », écrit Palmerston en 1839 : « Je considère que sa civilisation de l'Égypte, dont il se targue, est la pire des sottises » [9]. Londres devient de plus en plus belliqueuse au fil des mois. Le consul général d'Alexandrie avertit le pacha : « Sachez que l'Angleterre a le pouvoir de vous *pulvériser* » [10]. Lord Ponsonby, l'ambassadeur à Istanbul, envoie son conseil : « Nous devons frapper tout de suite vite et bien », et « tout le tissu chancelant de ce qu'on appelle ridiculement la nationalité arabe s'écroulera » [11]. Alors que ces mots résonnent dans les couloirs de Whitehall, Lord Palmerston ordonne à la Royal Navy de rassembler ses meilleurs bateaux à vapeur. À la fin de l'été 1840, une escadre de pointe sous le commandement de Napier se dirige vers la ville de Beyrouth.

\*

Le navire préféré de Napier s'appelait la *Gorgone*. Propulsé par un moteur à vapeur de 350 chevaux, pouvant contenir 380 tonnes de charbon, 1 600 soldats et six canons, c'était « le premier véritable navire à vapeur de combat », marquant « une nouvelle ère » [12]. Napier prend la *Gorgone* pour reconnaître la zone autour de Beyrouth, remontant et descendant la côte à sa guise, sans se soucier des conditions météorologiques, mais il adresse une demande pressante à ses collègues officiers : « Vous devez à tout *prix* m'envoyer des navires à charbon ici, car les navires à vapeur sans charbon sont inutiles » [13]. Le 9 septembre, le bombardement de Beyrouth commence. La *Gorgone* et trois autres vapeurs prennent la tête des opérations, entourés de 15 autres navires à voile. Avec leurs entonnoirs crachant de la fumée, les vapeurs se distinguent

par leur capacité à tourner en rond dans la baie de Beyrouth et à harceler les défenseurs égyptiens, commandés par Ibrahim Pacha, le fils d'Ali. D'autres cibles semblent avoir été touchées. Après une journée de bombardements particulièrement violents, le 11 septembre, le général local envoie une lettre d'accusation à la flotte britannique :

*Pour avoir tué cinq de mes soldats, vous avez ruiné et désolé des familles ; vous avez tué des femmes, un tendre enfant et sa mère, un vieillard, deux malheureux paysans, et sans doute beaucoup d'autres dont les noms ne me sont pas encore parvenus (...) Votre feu, dis-je, est devenu plus vigoureux et plus destructeur pour les malheureux paysans que pour mes soldats. Vous paraissez décidés à vous rendre maîtres de la ville.* [\[14\]](#)

Certaines sources à l'intérieur de Beyrouth affirment qu'environ 1 000 personnes ont été tuées lors du bombardement, leurs corps étant éparpillés dans les rues. L'équipage d'un croiseur usaméricain rapporte que « tous les bâtiments, privés et publics, étaient en ruines, la flotte anglaise tirait sur les quelques bâtiments restants et était déterminée à ne pas laisser une pierre sur l'autre, et la ville présentait une scène de dévastation et de destruction » [\[15\]](#).

Après cet exploit, les vapeurs poursuivent les troupes d'Ibrahim Pacha le long de la côte. De Lattaquié au nord à Haïfa au sud, en passant par Tripoli et Tyr, leurs positions tombent comme des dominos, les défenseurs se repliant sous les attaques incessantes et imprévisibles. « La vapeur nous donne une grande supériorité, et nous allons les maintenir en mouvement », exulte Napier : « Ibrahim doit marcher très vite s'il veut battre la vapeur » [\[16\]](#). Lord Palmerston, satisfait, suit les nouvelles de la ligne de front,

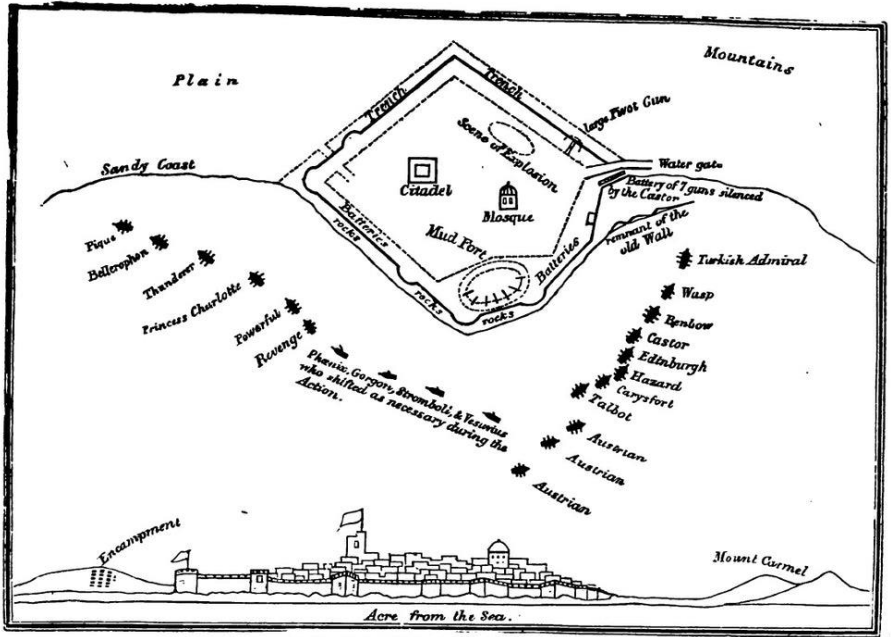
rapidement expédiées à Londres par courriers à vapeur, et écrit en retour : « Plus on accumule de forces en Syrie, mieux c'est » [17]. Il ordonne ensuite l'attaque de la ville palestinienne d'Akka [*Acre*]. Tout le monde sait que c'est là que se déroulera la bataille décisive. Akka avait, de façon célèbre, résisté pendant une demi-année à Napoléon en 1799, puis à nouveau pendant une demi-année en 1831, lorsqu'Ibrahim Pacha l'avait assiégée. Depuis lors, les Égyptiens avaient réparé les murs de l'ancienne capitale des croisés, armé ses remparts de canons lourds et l'avaient garnie de milliers de soldats, renforçant ainsi sa position en tant que forteresse de loin la plus solide de la côte levantine. Dépôt majeur, elle était remplie à ras bord d'armes et de munitions, la plupart d'entre elles étant stockées dans un magasin central. C'était aussi une ville prospère dont la population civile n'avait rien à voir avec les affaires militaires.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1840, la *Gorgone* et les trois autres vapeurs se présentent devant Akka. Ils sont seuls, les voiliers ayant été retardés par des vents faibles. Napier demande aux Égyptiens de se rendre. Devant leur refus, les bombardements commencent. Un rapport décrit l'action :

*Le service des navires à vapeur en temps de guerre fut ainsi démontré : la division à vapeur des Alliés étant arrivée dans la baie, commença immédiatement à lancer des projectiles et des obus sur la ville, ce qui dut beaucoup ennuyer la garnison ; car, bien qu'elle ait riposté par un feu très vif, les navires à vapeur changeant constamment de position, ce feu était inoffensif.*[18]

Dans la soirée du 2 novembre, le reste de la flotte, propulsé par le vent, arrive. Une ligne de bataille appropriée est mise en place. La

mobilité particulière du nouveau mode de propulsion sera pleinement utilisée, les navires à vapeur formant la partie centrale de l'assaut :



PLAN OF THE BATTLE OF ACRE.

*Plan de la bataille d'Acre. Hunter, Narrative, 263.*

Dans l'après-midi du 3 novembre, les vapeurs reprennent le pilonnage de l'Akka et les autres navires se joignent à ce qui est, selon Napier, « un feu formidable » [19]. Les défenseurs renvoient leurs propres tirs. Au bout de deux heures et demie, une détonation assourdissante déchire le champ de bataille. De l'intérieur d'Akka,

« une masse de feu et de fumée s'éleva soudain comme un volcan dans le ciel, immédiatement suivie d'une pluie de matériaux de toutes sortes, qui avaient été emportés par sa force. La fumée resta quelques instants comme un immense dôme noir, obscurcissant tout », peut-on lire dans l'un des nombreux récits de l'événement, et plus loin :

*« L'effroyable fracas fut entendu bien au-dessus du tumulte de l'assaut et fut immédiatement suivi d'une pause des plus terribles. Les tirs des deux côtés furent soudainement suspendus et, pendant quelques minutes, rien ne vint rompre l'effrayant silence, si ce n'est les échos des montagnes qui répétaient le son comme le grondement d'un tonnerre lointain, et la chute occasionnelle d'un bâtiment chancelant ».*[\[20\]](#)



## *Le bombardement et la prise de St Jean d'Acre. John Frederick Warre, 1841.*

La grande poudrière d'Akka avait été touchée par un obus. La *Gorgone* fut surnommée le héros de l'attaque. Un capitaine britannique affirma avec assurance que « la poudrière a explosé à la suite d'un obus bien dirigé de la frégate à vapeur "Gorgone" »[21].[\[21\]](#) On ne peut exclure qu'il s'agisse d'un tir accidentel, mais les Britanniques étaient clairement conscients de la position du magasin. Transmettant de nouveaux renseignements, Lord Minto, le plus haut commandant de la Royal Navy, informe le commandement qu' « il y a beaucoup de poudre stockée de manière très peu sûre à Acre » et la désigne comme une cible appropriée, dans une lettre signée le 7 octobre [\[22\]](#).

Quel que soit le degré exact d'intentionnalité, les résultats de la frappe du premier véritable navire à vapeur de combat ne font aucun doute. La ville palestinienne d'Akka est transformée en un amas de décombres. « Deux régiments entiers », dit un rapport à Lord Palmerston, « ont été anéantis et toute créature vivante dans un périmètre de 60 000 mètres carrés a cessé d'exister ; les pertes en vies humaines ont été évaluées entre 1 200 et 2 000 personnes » [\[23\]](#). À la tombée de la nuit, le 3 novembre, les quelques soldats arabes survivants évacuent leurs dernières positions à Akka. Lorsque les troupes britanniques entrent dans la ville le lendemain, elles sont accueillies par une dévastation totale. En voici un tableau :

*Des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, noircis par l'explosion du magasin et mutilés de la manière la plus horrible par les coups de canon, gisaient un peu partout, à demi enterrés parmi les ruines des maisons et des fortifications : les femmes cherchaient les corps de leurs maris, les enfants ceux de leurs pères* [24].

Dans une lettre adressée à sa femme, Charles Napier lui-même exprime son malaise et peut-être un sentiment de culpabilité. « Je suis allé sur le rivage d'Acre pour voir les dégâts que nous avons causés, et j'ai été témoin d'un spectacle qui ne pourra jamais être effacé de ma mémoire, et qui me fait même presque frémir à l'heure actuelle lorsque j'y pense ». Il voit des centaines de morts et de mourants gisant dans les ruines ; « la plage sur un demi-mille de chaque côté était jonchée de corps » ; au bout de quelques jours, les cadavres « infectaient l'air d'un effluve vraiment horrible » [25]. Même dans son compte rendu officiel de la *guerre en Syrie*, Napier admet que « rien ne pouvait être plus choquant que de voir les misérables, malades et blessés, dans toutes les parties de cette ville dévouée, qui a été presque entièrement pulvérisée » [26]. Les Britanniques semblent décontenancés par l'ampleur de la destruction qu'ils ont causée. Dans une lettre adressée à Lord Minto, un autre amiral écrit : « Je ne saurais décrire à votre Seigneurie la destruction totale des ouvrages et de la ville par le feu de nos navires » [27]. Un aspirant de l'un des plus petits vapeurs parle de mains, de bras et d'orteils sortant des décombres [28].

Cet événement, dont on se souvient à peine aujourd'hui, a suscité une énorme fascination dans la Grande-Bretagne du début de l'ère victorienne. La forteresse qui a résisté pendant un semestre à Napoléon s'est effondrée en moins de trois jours sous les coups des

navires à vapeur - ou, selon la version la plus répandue, en moins de trois heures de bombardements concentrés le 3 novembre. Ce fut une manifestation sublime, impressionnante et miraculeuse de la puissance de l'Angleterre en général et de la vapeur en particulier, illustrée dans une série de tableaux - en voici un autre, où un bateau à vapeur, peut-être la *Gorgone*, se dirige droit sur Akka, sa colonne de fumée communiquant avec la formidable éruption du magasin derrière les murs et les minarets : le charbon en feu, la ville en feu.



***Bombardement de St Jean d'Acre. H. Winkles, 1840.***



Dans cette lithographie, censée décrire la scène du point de vue des défenseurs arabes, la fumée d'un bateau à vapeur s'élève également au centre, tandis qu'à gauche, toute la ville est soufflée vers le ciel :



***Bombardement de Saint-Jean d'Acre. Schranz Brothers, 1841.***

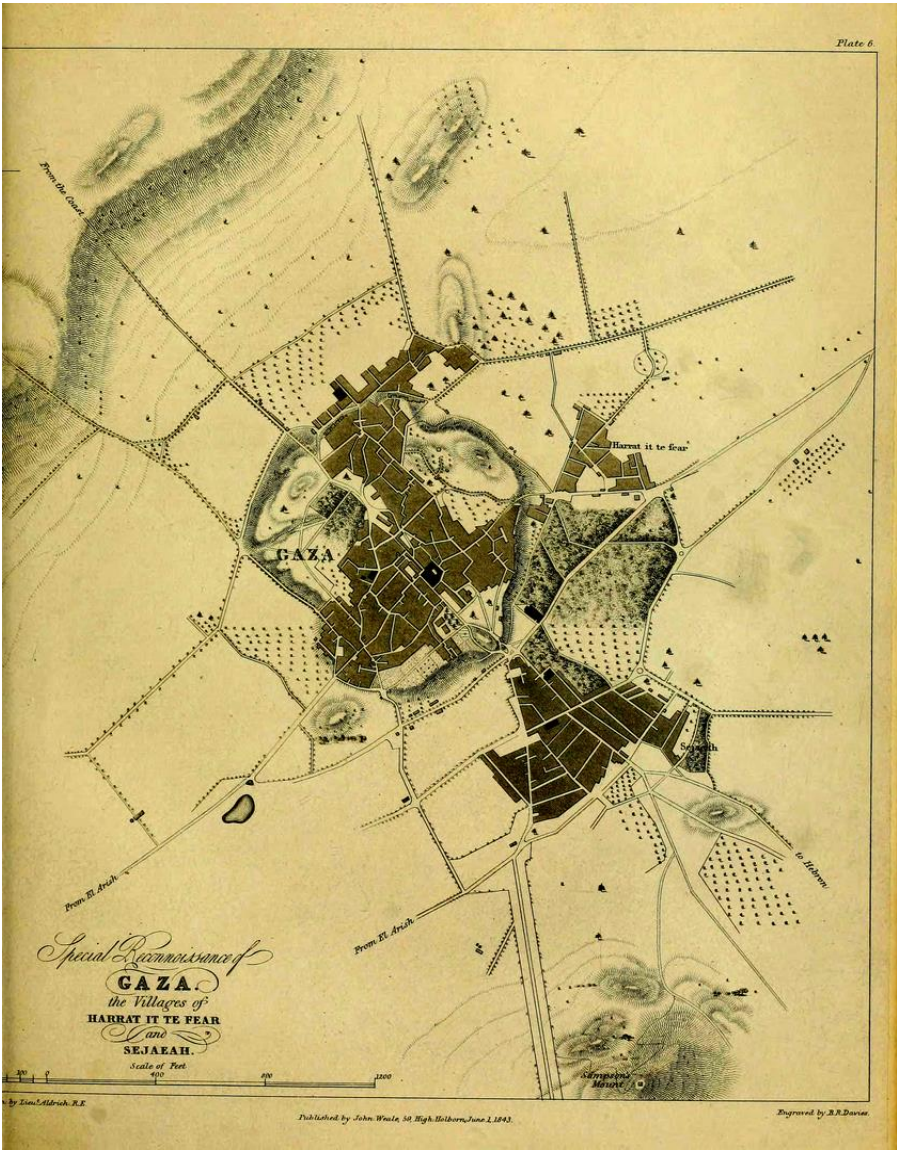
L'explosion est la pièce maîtresse de l'action, mais elle ne s'arrête pas là. Les navires à vapeur ont utilisé leur capacité à manœuvrer librement dans les eaux proches des murs d'Akka, se tenant jusqu'à 40 mètres de distance lorsqu'ils lançaient leurs projectiles, puis repartant lorsque c'était nécessaire. Le bombardement pouvait être plus précis et plus dévastateur, et il se poursuivit pendant près de

trois jours avant l'explosion. Les Britanniques ont-ils utilisé cette puissance écrasante pour cibler les forces d'Ibrahim Pacha avec la plus grande précision ? Dans la reconstitution récente la plus détaillée de l'attaque, quatre chercheurs israéliens écrivent : « Le bombardement visait plutôt la ville elle-même. (...) En fait, l'objectif du bombardement était de contraindre la garnison à se rendre, non pas par les blessures qu'elle aurait pu subir, mais par le massacre et la misère qu'il infligeait aux non-combattants » [29]. Nous pourrions reconnaître ce type de réflexion stratégique. Un autre amiral a décrit comment cela fonctionnait : « Chaque coup de feu qui franchissait les murs fracassait le sommet des maisons, projetant des murs et des pierres sur la tête des gens en bas (...) il n'y avait de refuge nulle part » [30].

Quelles que soient les réticences que les hommes débarqués ont pu ou non ressentir, à Whitehall, la joie n'a pas de limite. Lord Palmerston félicite la Royal Navy d'avoir capturé Akka et d'avoir assuré « l'application des traités commerciaux » [31]. La voie du libre-échange au Moyen-Orient a été ouverte. C'est la grande réussite des navires à vapeur, largement loués pour leur efficacité : ils « changeaient continuellement de position pendant l'action et lançaient des projectiles et des obus chaque fois qu'ils voyaient les points les plus efficaces pour le faire », observe un rapport, notant qu'« il est plutôt remarquable qu'aucun des quatre navires à vapeur n'ait eu un seul homme tué ou blessé » [32]. Si les hommes ont traversé l'action sans la moindre égratignure, une autre ressource est presque épuisée : le carburant. Après la bataille, aucun des quatre navires à vapeur n'a plus d'une journée de provisions à bord.

Pratiquement tout le charbon stocké a été brûlé lors de la pulvérisation d'Akka.

La chute de la ville détermina d'un seul coup l'issue de la guerre. Les forces d'Ibrahim Pacha s'effondrent et battent en retraite de façon désordonnée à travers les plaines côtières de Palestine. Les navires à vapeur continuent de les harceler, débarquant à Jaffa et écumant la côte de Gaza. Sur terre, des troupes d'infanterie pénètrent dans Gaza en janvier 1841, pour assurer « la destruction des provisions de l'ennemi » - c'est la première fois que des forces dirigées par les Britanniques occupent ce coin de la Palestine, même si ce n'est que pour un bref moment [\[33\]](#). Les Royal Engineers produisent rapidement une carte de Gaza, plus précisément de la ville de Gaza ; voici à quoi elle ressemblait en 1841. Vous pouvez voir Shuja'iyya à droite. Il ne reste plus grand-chose de ce tissu urbain aujourd'hui.



*Royal Engineers : carte de Gaza, 1841 (publiée en 1843).*

Pendant que les Britanniques tenaient Gaza, la cartographiaient et détruisaient les réserves de nourriture - probablement dans le seul but de priver l'armée égyptienne de ses provisions - des colonnes éparses de soldats démoralisés, assoiffés et affamés traversaient le désert pour regagner l'Égypte : moins d'un quart de l'armée qu'Ibrahim avait commandée au début de la guerre. Avant leur arrivée, Napier se dirige vers le port d'Alexandrie, où il menace de soumettre cette ville au même traitement qu'Akka, à moins que Mohamed Ali n'accepte toutes les exigences britanniques. Ali demande à conserver au moins la province de Palestine, mais Napier l'avertit à nouveau qu'il « réduira Alexandrie en cendres » [34]. La Palestine n'est donc plus à l'ordre du jour. De la même manière, Napier fait pression pour une mise en œuvre immédiate du traité de Balta Liman en Égypte. Ali cède également sur ce point.

C'est ainsi que la Grande-Bretagne détruit le proto-empire arabe grâce à la vapeur. De Beyrouth à Alexandrie, ce sont les vapeurs de la Royal Navy qui forment l'avant-garde de la victoire, plus experts que leurs partenaires éoliens dans toutes les manœuvres qui profitent de la mobilité dans l'espace. Dans un article sur les « Iron War Steamers » [les vapeurs de guerre en fer], le *Manchester Guardian* cite une lettre anonyme d'un sujet britannique à Alexandrie :

*Tant de choses ont été faites récemment au Levant grâce à la vapeur, que tout le monde est maintenant conscient de ses capacités en tant qu'élément de guerre ou de paix, et est prêt à se demander ce qu'elle fera ensuite. Ibrahim Pacha ne peut expliquer la perte de la côte syrienne en une semaine qu'en avouant que "les bateaux à vapeur ont transporté l'ennemi ici, là et partout, si soudainement*

*qu'il aurait fallu des ailes pour les suivre ! Autant penser qu'on se battait avec un génie !"* [35]

Cette puissance provenait de combustibles fossiles : la vapeur permettait aux amiraux et aux capitaines de brancher leurs bateaux sur un courant du passé, une source d'énergie extérieure à l'espace et au temps de la bataille, à travers laquelle les navires pouvaient donc tirer comme s'ils avaient leurs propres ailes. La supériorité militaire de la Grande-Bretagne a été radicalement renforcée par sa capacité à mobiliser les stocks comme une force pour écraser l'ennemi. Ou, comme le remarque l'*Observer* à propos de la Palestine : « La vapeur, même aujourd'hui, réalise presque l'idée de l'omnipotence militaire et de l'omniprésence militaire ; elle est partout, et on ne peut pas lui résister » [36]. La Grande-Bretagne est prête à projeter la puissance des combustibles fossiles à travers le monde, après qu'elle a fait ses preuves en Palestine.

\*

Le pays dont le destin a été le plus immédiatement scellé par ces événements est l'Égypte. L'industrie cotonnière de Mohamed Ali s'effondre pratiquement du jour au lendemain. Lorsque le libre-échange a été étendu à son royaume en perte de vitesse, les usines du Nil n'ont pas pu résister aux exportations britanniques, et la raison en est assez simple : L'Égypte ne disposait pas de moteurs modernes. Elle n'avait pas de force hydraulique, car le Nil est un fleuve aux méandres lents et à la pente presque imperceptible, dépourvu de rapides et de chutes. Elle ne disposait pas non plus de la force motrice de la vapeur. Au lieu de cela, la production égyptienne reposait essentiellement sur l'énergie animale - des

bœufs ou des mules, voire des muscles humains actionnant des machines. Mais ces sources d'énergie étaient bien insuffisantes par rapport aux machines à vapeur. Elles étaient faibles, inégales, désordonnées. Pourquoi alors Mohamed Ali n'a-t-il pas adopté la vapeur ? Il ne voulait rien de plus. Au plus près des tendances de l'industrie capitaliste, il développe, à partir des années 1820, une préoccupation pour la vapeur et le charbon qui confine à la fixation. Il sait qu'il ne pourra tenir tête à l'Angleterre qu'en la copiant, dans les fonderies et les usines comme sur les mers, dans la compétition économique comme dans la guerre. « Les Anglais ont fait beaucoup de grandes découvertes, mais la meilleure de leurs découvertes est celle de la navigation à vapeur », dira-t-il à l'émissaire de Lord Palmerston [\[37\]](#).

Mais la vapeur exige du carburant. Ali n'en possède aucune réserve. Il était parfaitement conscient de ce problème, à tel point qu'il envoya des expéditions en Haute-Égypte, au Soudan et au-delà pour tenter de localiser des filons de charbon. Mon doctorant Amr Ahmed a récemment soutenu sa thèse intitulée *Egypt Ignited : How Steam Power Arrived on the Nile and Integrated Egypt into Industrial Capitalism (1820s-76)*. Il y montre comment la quête de charbon a été le moteur de l'expansion impériale de Mohamed Ali. L'une des raisons qui l'ont poussé à conquérir la Syrie était la découverte de charbon au Mont-Liban. En effet, le charbon pouvait être extrait des collines sous les Druzes et les Maronites : en 1837, les Égyptiens ont réussi à extraire un volume équivalent à 2,5 % de la production britannique totale. Apparemment, ce charbon libanais était de qualité inférieure, cher, et manifestement insuffisant pour permettre le passage à la vapeur dans les usines du Caire avant que

les Britanniques ne les suppriment. L'industrie charbonnière naissante du Mont-Liban a également causé des problèmes à Ali. La population est forcée de travailler dans les mines et abhorre le travail, au point de se soulever contre les forces d'Ibrahim Pacha en 1840 ; et ce soulèvement est exploité par les Britanniques à leurs propres fins politiques. La révolte contre les rêves de charbon d'Ali a contribué à sa chute. Son projet était de créer un empire fossile sur les terres des Arabes ; comme tous les bâtisseurs d'empire, il fut un tyran impitoyable (en 1834, les habitants de Naplouse se révoltèrent contre lui). En fin de compte, le projet a échoué, en grande partie parce qu'Ali n'a pas réussi à établir de véritables réserves de charbon comme fondement de l'empire. On ne peut que spéculer sur ce qui se serait passé si les réserves de charbon turques, dont nous savons aujourd'hui qu'elles sont très importantes, étaient tombées entre ses mains. Peu après la guerre de 1840, Mohamed Ali, en perte de vitesse, s'exclame à un visiteur britannique : « Du charbon ! du charbon ! du charbon ! C'est la seule chose dont j'ai besoin » [\[38\]](#).

Dans les années 1830, l'Égypte se trouvait à la frontière entre le centre et la périphérie. Elle s'est lancée dans une industrialisation précoce, devenant pour un temps la première « économie émergente », comme on l'appellerait aujourd'hui, en dehors de l'Europe et des USA. Mais à cette époque, l'accès à la force motrice de la vapeur et au charbon qui l'alimentait déterminait la fortune de la nation : sans ce ticket, et avec un coup de pied brutal venu d'en haut, l'Égypte a dégringolé les marches. Les usines de coton sur le Nil ne tardent pas à tomber en ruines. L'Égypte est devenue un marché important pour les exportations britanniques et une source



encore plus importante d'approvisionnement en coton brut : un pays enfermé dans la position d'une périphérie. Après 1840, elle a connu la désindustrialisation la plus extrême du XIX<sup>e</sup> siècle. Vers 1900, entre 93 et 100 % de ses exportations étaient constituées d'une seule culture - un degré de spécialisation inhabituel. En raison de la position de l'Égypte dans le monde arabe, ce sous-développement a également placé la région dans son ensemble sous la subordination des pays capitalistes avancés de l'Occident : solidifié uniquement par les événements de 1840, ce rapport de force a eu des résultats très durables. Dans *Egypt Ignited*, Amr poursuit cette histoire avec une précision étonnante et démontre comment l'Égypte a été englobée dans l'économie fossile qui tournait autour de la Grande-Bretagne - son économie a fini par être imprégnée de charbon et de vapeur, mais il s'agissait de charbon et de vapeur importés de Grande-Bretagne, utilisés pour la production et le transport de matières premières. J'espère que son livre sera bientôt publié afin que vous puissiez lire l'intégralité de son récit.

\*

Le deuxième pays dont le destin est écrit dans les étoiles à cette époque est la Palestine. En 1840, l'Empire britannique propose pour la première fois la colonisation de ce pays par les Juifs. Plus précisément, le 25 novembre, Palmerston écrit à Ponsonby, l'ambassadeur à Istanbul : « C'est un grand triomphe pour nous tous » - la chute d'Akka, vieille de quelques semaines – « surtout pour vous, qui avez toujours soutenu que le pouvoir de Méhémet s'effondrerait sous une attaque européenne ». Et il poursuit :

*« Je vous prie d'essayer de faire ce que vous pouvez au sujet de ces Juifs ; vous n'avez aucune idée de l'ampleur de l'intérêt qu'ils suscitent ; il serait extrêmement politique [si nous pouvions faire en sorte] que le Sultan leur donne tous les encouragements et toutes les facilités pour revenir et acheter des terres en Palestine ; et si on leur permettait de se servir de nos consuls et de notre ambassadeur comme canal de plainte, c'est-à-dire de se placer virtuellement sous notre protection, ils reviendraient en nombre considérable, et apporteraient avec eux beaucoup de richesses » [39]*

57 ans avant le premier congrès sioniste, 77 ans avant la déclaration Balfour, 107 ans avant le plan de partage, l'architecte en chef de l'Empire britannique au sommet de sa puissance énonçait ici la formule de la colonisation de la Palestine. Pour une raison ou une autre, ce document particulier semble n'avoir jamais été cité dans l'ensemble de l'historiographie. Mais tout est là, résumé dans une missive envoyée dans l'euphorie après la pulvérisation d'Akka.

C'est en 1840 qu'est née la première manie de ce que nous appelons aujourd'hui le projet sioniste. Ce projet était en gestation depuis quelques années. Comme on le sait, la Grande-Bretagne a connu à la fin des années 1830 une poussée de sionisme chrétien, doctrine selon laquelle les Juifs doivent être rassemblés et « restaurés » en Palestine, où ils se convertiront au christianisme, ce qui précipitera la seconde venue du Christ et inaugurera les Derniers Jours. Le principal évangéliste de cet évangile était le comte de Shaftesbury, qui était lié par mariage à Lord Palmerston ; il essaya de tirer le meilleur parti de ce lien familial, mais lorsqu'il s'adressa au ministre des Affaires étrangères, il dut mettre ses arguments religieux de

côté. Au lieu de cela, il l'abreuve de rapports sur « les capacités productives de la Terre Sainte » qui, « pendant des siècles, ont été complètement négligées ». Si seulement la Grande-Bretagne décidait d'y insérer les Juifs, la Palestine pourrait devenir un fournisseur de coton brut et un marché pour les produits manufacturés et « nos capitalistes pourraient être tentés d'investir de grandes sommes dans les machines et les cultures » [40]. Après un dîner avec Palmerston le 1<sup>er</sup> août 1840, le pieux mais rusé Shaftesbury note dans son journal que « je suis obligé d'argumenter politiquement, financièrement, commercialement ; ces considérations le frappent de plein fouet » [41]. Mais l'eschatologie et l'empire ne sont pas incompatibles. Shaftesbury réussit à obtenir de la Grande-Bretagne l'ouverture d'un consulat à Jérusalem en 1838 ; ce n'est pas une coïncidence si c'est la même année que la Grande-Bretagne s'implante dans la région en signant le traité de Balta Liman. Dieu et Mammon font bon ménage. Lady Palmerston, l'épouse du ministre des Affaires étrangères, avec qui il a apparemment formé ses opinions, a lu la chute d'Akka dans sa Bible :

*Ce n'est pas un hasard si toutes ces choses se sont déroulées de la sorte ! J'ai l'impression qu'il s'agit de la restauration des Juifs et de l'accomplissement des prophéties. (...) C'est certainement très curieux et Acre semble s'être effondrée comme les murs de Jéricho, et l'armée d'Ibrahim s'est dispersée comme les innombrables armées ennemies des Juifs, comme nous le voyons dans l'Ancien Testament.* [42]

Il convient de souligner dès à présent qu'il s'agit d'une fantaisie entièrement goy, chrétienne et anglo-saxonne, dans laquelle les Juifs vivant au Moyen-Orient ou ailleurs n'ont joué aucun rôle actif.

Lord Palmerston lui-même voyait clairement dans la pulvérisation d'Akka le signe non pas de la fin des temps, mais d'une nouvelle ère de prospérité. L'industrie du coton ne serait plus à l'étroit en raison d'un manque de marchés. Après ce qu'il a appelé « la prostration de Mehemet Ali », Palmerston a réaffirmé sa philosophie générale :

*Nous devons nous efforcer sans relâche de trouver dans d'autres parties du monde de nouveaux besoins pour les produits de notre industrie. Le monde est assez vaste, et les besoins de la race humaine assez étendus pour qu'il y ait une demande pour tout ce que nous pouvons fabriquer ; mais c'est au gouvernement qu'il appartient d'ouvrir et d'assurer les routes aux marchands* [43]

C'est dans ce cadre que les Juifs avaient un rôle à jouer. Dans une autre lettre - et ce document a été cité relativement souvent - Palmerston dit à Ponsonby de convaincre le sultan « d'encourager les Juifs à revenir et à s'installer en Palestine parce que la richesse qu'ils apporteraient avec eux augmenterait les ressources des dominions du sultan » ; en outre, une colonie juive servirait « de frein à tout mauvais dessein futur de Méhémet Ali ou de son successeur » [44]. Tout au long de la « crise d'Orient », Palmerston ne cesse de dicter le raisonnement dans des lettres à son ambassadeur : le « retour » des Juifs en Palestine implanterait « un grand nombre de riches capitalistes » ; si le sultan les acceptait, il gagnerait l'amitié des « classes puissantes de ce pays » (c'est-à-dire du Royaume-Uni) ; « le capital et l'industrie des Juifs augmenteraient considérablement ses revenus et ajouteraient beaucoup à la force de son empire » [45]. Nous pouvons voir ici une sorte d'analyse du cerveau du sionisme impérialiste. Parce que les Juifs seraient liés à la métropole, leur donner la Palestine

contribuerait à accélérer le développement capitaliste et à empêcher la montée de nouveaux challengers récalcitrants dans la région.

Pour montrer à quel point ce projet était devenu courant, le *Times* publia un article le 17 août, alors que Charles Napier parcourait la côte libanaise sur la *Gorgone*, expliquant qu'une colonie juive en Palestine servirait de « rempart contre les empiètements ultérieurs d'une tyrannie sans foi ni loi et de la dégénérescence sociale » - en bref, elle serait « avantageusement employée pour les intérêts de la civilisation en Orient » [46]. Sur le terrain, les détachements avancés du sionisme sont formés par des officiers de la bureaucratie impériale. Certains d'entre eux reviennent tout juste du champ de bataille. Un colonel du nom de Churchill - Charles Henry, parent éloigné du plus célèbre Winston - commandait les forces britanniques qui marchèrent sur Damas au début de l'année 1841, rassembla divers dignitaires dans une salle et prononça un discours :

*Oui, mes amis, il y avait autrefois un peuple juif, célèbre dans les arts et renommé dans la guerre. Ces belles plaines et ces vallées, aujourd'hui occupées par l'Arabe sauvage et errant, sur lesquelles la désolation a apposé son sceau de fer, se réjouissaient autrefois de la luxuriance de leurs récoltes fertiles et abondantes, et résonnaient des chants des filles de Sion. Que l'heure de la délivrance d'Israël soit proche !* [47]

Churchill était bien conscient qu'il n'y avait pas, comme il l'a dit, « d'idée forte parmi les Juifs d'Europe de retourner en Palestine » [48]. Le désir des Juifs de rester là où ils vivent le frustre. Tout aussi frustrant, son gouvernement s'en tient à la politique consistant à maintenir l'Empire ottoman intact, sous la tutelle et la garde

britanniques. Il souhaite le voir se disloquer, et la colonisation juive de la Palestine serait le bon coup de marteau. Dans une longue lettre à Moses Montefiore, président du Board of Deputies of British Jews, envoyée de Damas où il est installé comme consul, Churchill l'exhorte à convaincre ses compatriotes juifs de se rendre en Palestine, et peut-être aussi en Syrie :

*Vous finirez par obtenir la souveraineté de la Palestine au moins. (...) Je suis parfaitement certain que ces pays doivent être délivrés de l'emprise de gouvernants ignorants et fanatiques, que la marche de la civilisation doit progresser et que ses divers éléments de prospérité commerciale doivent être développés. Il est inutile d'observer qu'il n'en sera jamais ainsi sous le despotisme maladroit et décrépît des Turcs ou des Égyptiens. En un mot, la Syrie et la Palestine doivent être placées sous la protection de l'Europe et gouvernées dans le sens et selon l'esprit de l'administration européenne. Il faut en arriver là.*

Churchill envisage une entité juive en Palestine sous la protection de la Grande-Bretagne et de ses alliés, armée pour « se défendre contre les incursions des Arabes bédouins » [49].

George Gawler est un autre homme qui s'est précipité en Palestine à ce moment propice. Alors qu'il venait de quitter l'Australie-Méridionale, où il était gouverneur, il rédigea une brochure intitulée « *Tranquillisation de la Syrie et de l'Orient : Suggestions pratiques pour l'établissement de colonies juives en Palestine, le remède le plus sobre et le plus sensé aux misères de la Turquie asiatique* ». Il a voyagé en Palestine au début des années 1840 et a réussi à la percevoir comme « *un pays fertile, dont les neuf dixièmes sont désolés* ». La terre est vide, à l'exception de quelques « *Bedawy sans instruction et agités* » que l'on rencontre de temps à autre dans des « *villes désertes et des plaines couvertes*

d'épines ». La solution : « Reconstituer les villes et les champs déserts de Palestine avec le peuple énergique », les Juifs, qui en feraient un marché florissant sous la surveillance d'une « force navale fréquemment présente sur la côte », c'est-à-dire les vapeurs britanniques [50]. Un ami de Palmerston, E. L. Mitford, imagine également une Palestine « stérile et désolée ». La colonisation juive apporterait « des bénédictions à l'Angleterre et serait ressentie dans les cœurs et les foyers misérables des pauvres fabricants de Manchester, Birmingham et Glasgow » ; ce qui est particulièrement important, c'est qu'elle faciliterait l'implantation de l'énergie fossile dans la région et au-delà [51]. Un État juif indépendant sous protection britannique « placerait la gestion de nos communications à vapeur entièrement entre nos mains et nous placerait dans une position de commandement au Levant, d'où nous pourrions contrôler le processus d'empiétement, surpasser les ennemis ouverts et, si nécessaire, repousser leur avancée » [52]. Telle est la formule imprimée par les événements de 1840.

C'est donc à ce moment-là qu'ont été conçus deux principes interdépendants : premièrement, il n'existe pas de peuple en Palestine ; deuxièmement, la terre doit être prise par la force d'une technologie fonctionnant avec des combustibles fossiles. En ce qui concerne le premier principe, les sionistes contemporains ne s'entendent pas sur l'origine du slogan « une terre sans peuple pour un peuple sans terre », mais tous s'accordent à dire qu'il est né aux alentours de 1840. [Certains évoquent](#) un article de Shaftesbury paru dans le *Times* en 1839, dans lequel il utilise l'expression « Terre sans peuple - peuple sans terre », *Terre sans peuple* semblant peut-être un peu plus effrayante aujourd'hui. [D'autres attribuent](#) cet honneur à

son compatriote sioniste chrétien Alexander Keith, qui a participé à une expédition en Palestine en 1839 et en est revenu avec l'impression qu'il s'agissait d'un « pays sans peuple », appelant à l'arrivée d'un « peuple sans pays ». Les villes de Palestine sont « désolées et sans habitants » ; de Gaza à al-Khalil, tout ce que Keith a pu observer, ce sont « des sites déserts et des villages en ruine, pas un seul n'étant habité » [\[53\]](#). Mais un miracle s'est produit. « Comme si le Seigneur l'avait ordonné », écrit Keith à propos d'Akka, « une bombe a pénétré dans une réserve de poudre stockée pour la défense et a soulevé l'arsenal dans les airs, comme pour montrer que le temps était venu pour la dernière forteresse de Palestine de disparaître, et l'a éparpillée pierre par pierre sur le sol » - l'a éparpillée pierre par pierre sur le sol – « comme si le temps n'était pas loin où les mains des étrangers trouveraient un autre travail et reconstruiraient les murs en ruine sous une autre forme. (...) Acre est tombée dans l'escarcelle d'une tribu d'Israël [\[54\]](#).

Les commentaires britanniques sur la Palestine insistent désormais sur le fait qu'il n'y a pas de peuple sur cette terre. Shaftesbury informe Palmerston que la colonisation juive serait « le moyen le moins cher et le plus sûr de repeupler ces régions dépeuplées » [\[55\]](#). Le *Morning Post* publie un article typique affirmant que « la Syrie et la Palestine sont dépeuplées » des vides dans lesquels les « fils » du « désert arabe » n'ont pas réussi à « s'établir et à maintenir leur nationalité ». L'année 1840 a été calculée pour correspondre à une prophétie biblique de restauration juive [\[56\]](#). Cette fusion de l'eschatologie et de l'empire devint très en vogue après Akka, comme dans le traité peut-être le plus singulier à émerger de ce moment, un méli-mélo de 350 pages d'exégèse, de realpolitik et de



fétichisme de la vapeur, écrit anonymement et intitulé « *Les rois d'Orient* ». Ici aussi, la Palestine était censée avoir « peu » d'habitants, et la chute d'Akka était saluée comme une intervention divine au moyen de la vapeur, pilier de la puissance britannique [57]. Comme preuve de l'importance métaphysique d'Akka, l'auteur cite un rapport de première main indiquant que « la ville est un amas complet de ruines : pas une seule maison, aussi petite soit-elle, n'a échappé à la fureur de nos tirs. (...) Tout témoigne amplement de la précision inégalée de nos canons » - loué soit le Seigneur : « des milliers de soldats de sa garnison ont été comptés parmi les mourants et les morts » [58]. La restauration est donc imminente. Cet auteur affirme que « les Juifs commencent à retourner en Judée » [59].

Deux versets de la Bible jettent une lumière particulière sur ce processus. Au début du 18<sup>e</sup> chapitre d'Isaïe, dans la version du Roi James, nous lisons : « Malheur au pays à l'ombre des ailes, qui est au-delà des fleuves de l'Éthiopie : Il envoie des ambassadeurs par la mer, dans des vaisseaux de joncs sur les eaux, en disant : Allez, messagers rapides, vers une nation dispersée et pelée » - de quel genre de vaisseaux le prophète parlait-il ici ? Il est évident qu'il devait avoir à l'esprit les bateaux à vapeur britanniques. [60] Ce sont eux qui envoyaient des ambassadeurs par la mer pour ouvrir la Palestine aux Juifs. L'auteur en déduit une nouvelle prophétie : La Grande-Bretagne « publiera une proclamation garantissant la protection à tous les Juifs qui retourneront en Syrie » [61].

La manie a également traversé l'Atlantique et atteint les États-Unis d'Amérique. Dans les semaines précédant la chute d'Akka, un périodique influent et relativement progressiste, *The Western*

*Messenger*, savait de quel côté le vent soufflait. Maintenant que des bateaux à vapeur naviguent dans la baie d'Alexandrie, que des bateaux à vapeur fendent les eaux du Nil et que l'on entend le rugissement des voitures à vapeur qui s'élancent sur les voies ferrées, n'est-il pas moralement certain que la puissance musulmane a cessé ? Le temps est venu de « donner aux Juifs la possession de la Palestine » [62]. Ils prendraient et défendraient la terre avec une puissance militaire et enverraient toutes sortes de profits vers l'Occident. Mais le premier sioniste américain d'importance, qui, à la différence de la quasi-totalité de ses homologues britanniques, était également juif, était Mordecai Manuel Noah [63]. En 1844, il prononce un *discours sur la restauration des Juifs*. Il n'a jamais visité la Palestine, mais il semble avoir appris des voyageurs britanniques que « la terre est maintenant désolée » - bien qu'il ait rapporté que « les olives et l'huile d'olive se trouvent partout », et que le blé, le maïs, le coton et le tabac poussent dans les plaines et les collines, et que « les raisins de la plus grande espèce fleurissent partout ». De « grandes et importantes révolutions » étaient en cours dans ce pays. Noah s'accroche à l'idée que la disparition d'Ali annonce « l'organisation d'un gouvernement puissant en Judée », et il implore les USA de le prendre sous leurs ailes [64].

Noah a également lu Isaïe 18. Il a approfondi l'exégèse d'un cran en lisant directement l'hébreu et en constatant que le prophète appelait les vaisseaux *gomey*. Ce mot hébreu peut également signifier « un élan, une force de propulsion » - une preuve supplémentaire que le prophète faisait référence à la vapeur. Mais dans la lecture de Noah, la vapeur serait usaméricaine et non britannique. « La terre qui s'étend au-delà des fleuves d'Éthiopie est l'Amérique » et les

vaisseaux « nos vaisseaux à vapeur », avec la mission divine d'installer les Juifs en Palestine [65]. « La découverte et l'application de la vapeur s'avéreront d'une grande utilité pour la promotion de cette expérience intéressante ». Cela plaçait les Juifs usaméricains « à quelques jours de voyage de Jérusalem. Notre commerce avec la Méditerranée et le Levant, jusqu'ici très négligé, sera relancé, ce qui permettra d'atteindre directement la Palestine à partir de ce pays » [66]. Revenant sur le point de vue par défaut selon lequel aucune activité économique ne se produisait jusqu'à présent, Noah prévoit que « les ports de la Méditerranée seront à nouveau ouverts au bourdonnement actif du commerce ; les champs produiront à nouveau une récolte fructueuse » [67]. Il se projette dans un avenir où

*tout le territoire entourant Jérusalem, y compris les villages d'Hébron, de Safat, de Tyr, ainsi que Beyrouth, Jaffa et d'autres ports de la Méditerranée, sera occupé par des Juifs entrepreneurs. Les vallées du Jourdain seront occupées par des agriculteurs venus du nord de l'Allemagne, de la Pologne et de la Russie. Les marchands occuperont les ports de mer, et les positions dominantes à l'intérieur des murs de Jérusalem seront achetées par les riches et les pieux de nos frères.* [68]

Certaines prophéties se réalisent.

Que faisons-nous de tout ça ? Voici le premier moment d'articulation : le moment qui a déclenché la mondialisation de la vapeur, à travers son déploiement dans la guerre, est aussi le moment qui a conçu le projet sioniste. Mais il n'y a pas eu de synchronisation parfaite. Le sionisme n'était encore qu'une idée. Aucune colonie juive en Palestine ne s'est développée dans le sillage de 1840 ; à proprement parler, les Palmerston, Shaftesbury,

Churchill, Gawler, Noah et les autres ont tous échoué. Ils étaient en avance d'un demi-siècle sur leur temps. Mais lorsque le mouvement sioniste s'est finalement constitué, il s'agissait d'un wagon que l'on pouvait placer sur des rails tout faits, tracés par l'Empire britannique après 1840 : les classes dominantes de la métropole avaient déjà construit la logique de sa colonie satellite en Palestine, ne serait-ce qu'à l'état d'image mentale. Le sionisme n'a pas pris une forme matérielle en 1840, comme l'a fait l'exercice de la violence à vapeur. On pourrait en conclure que cette dernière a eu la primauté causale dans l'histoire. Le sionisme a d'abord existé au niveau de la superstructure, sur la base de l'empire fossile.

Je n'ai pas la prétention de faire une découverte révolutionnaire. Les grandes lignes de cette histoire peuvent être trouvées dans l'historiographie existante, y compris dans l'ouvrage le plus récent consacré à cette période, *Promised Lands : The British and the Ottoman Middle East* de Jonathan Parry. Il raconte comment les Britanniques ont pénétré dans la région grâce à la vapeur. À partir des années 1830, la puissance de la vapeur, écrit-il, a été une aide précieuse pour intimider les Arabes et les amener à apprécier la puissance britannique [69]. Au-delà du Levant, deux pays arabes en particulier sont soumis à cette puissance : le Yémen et l'Irak. En 1839, Aden est occupée et annexée en tant que station de ravitaillement pour les bateaux à vapeur ; à la fin des années 1830, plusieurs expériences de communication à vapeur sont lancées sur l'Euphrate. En 1841, lorsque les Britanniques ont éliminé le principal obstacle, « leur suprématie navale régionale est incontestée. La question de savoir si la vapeur pouvait civiliser les Arabes était une question à long terme », ajoute timidement Parry [70]. Il fonctionne dans la

tradition britannique de l'écriture de l'histoire en sirotant du thé et refuse donc de tirer des implications ou de suivre des lignes ; il ignore aussi soigneusement l'économie politique et réprime les montagnes de preuves de la façon dont la dynamique de l'accumulation du capital a propulsé l'expansion au Moyen-Orient - preuves dont je n'ai fourni ici qu'un minuscule échantillon. Mais le lecteur attentif peut distinguer l'arc narratif.

« Une grande partie de ce que les Britanniques ont pensé du Moyen-Orient avait déjà été pensé en 1854 », déclare Parry [\[71\]](#). Nous pouvons préciser qu'une grande partie de ce que les Britanniques et les USAméricains ont jamais pensé sur la Palestine avait déjà été pensé en 1844. Et cela a commencé par une extrême supériorité technologique, la pénétration de la région au moyen de machines de pointe alimentées par des combustibles fossiles. Ce type d'assujettissement restera en place jusqu'à aujourd'hui ; ce qui s'est passé en 1840 n'était pas une intrusion éphémère, comme les campagnes de Napoléon. Les Britanniques n'ont pas voulu lâcher le Moyen-Orient - ils s'y sont enfoncés de plus en plus profondément, jusqu'à ce que, dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, après avoir occupé l'Égypte, ils se soient hissés à un niveau tel que l'Empire ottoman s'est retrouvé suffisamment à bas pour que la colonisation de la Palestine puisse commencer. Tout ce que le Royaume-Uni a fait, c'est partager ce pouvoir avec les USA et le leur transmettre. Mais comme en témoignent les bombardements en cours sur le Yémen, les Britanniques sont toujours bien présents.

Quelques mots supplémentaires sur la dialectique de l'esprit et de la matière sont peut-être nécessaires. Une étrange spirale de réalité et de fantaisie est à l'œuvre dans ce moment de 1840 : les

Britanniques ont réellement transformé une ville palestinienne en ruines. Puis ils ont commencé à imaginer que toute la Palestine était un paysage de ruines - désolées, désertes, dépeuplées ; des constructions fantaisistes au mieux, mais des représentations plutôt adéquates de ce à quoi Akka semble avoir ressemblé après le 3 novembre. Dans les bobines suivantes de la spirale, le vide idéologique de la terre est devenu un précurseur de la réalité. « Une terre sans habitants », telle était la prescription de la Nakba. Toujours pionniers, les Britanniques ont entrepris une élimination préfigurative du peuple palestinien. À ce moment-là, curieusement, les Juifs avaient encore une position assez symétrique à celle des Palestiniens : ils existaient en tant que personnages de l'intrigue, mais uniquement dans le domaine de l'imagination. Les Juifs réels ne comptaient pas. Les Juifs ne réclamaient pas à cor et à cri d'abandonner leurs foyers pour la Palestine - au contraire, comme l'a même remarqué un universitaire sioniste, « les Juifs britanniques étaient opposés à tout ce qui pouvait sembler remettre en cause leur statut d'Anglais “à part entière” » Les Juifs anglais ne pouvaient qu'être embarrassés par la suggestion qu'ils attendaient de retourner en Palestine » [72]. Avant d'être juif, le sionisme était impérial.

Mais les vrais Juifs seraient, bien sûr, recrutés à terme dans le projet sioniste, et les vrais Palestiniens seraient effacés de l'existence physique sur leur terre. Dans le contexte de cette *longue durée*, le génocide à Gaza ne semble pas si accidentel que cela. Dans son rapport à l'ONU, Albanese est assez courageuse pour s'inspirer de l'école des études coloniales pour l'expliquer. Elle écrit : « Les actions d'Israël ont été guidées par une logique génocidaire qui fait partie intégrante de son projet de colonisation en Palestine, ce qui

est le signe d'une tragédie annoncée ». L'extermination génocidaire est le point culminant du colonialisme de peuplement, et en Palestine, depuis 1948, « le déplacement et l'effacement de la présence arabe indigène ont été une partie inévitable de la formation d'Israël en tant qu'«État juif» » [73]. Elle a raison, bien sûr. Mais le colonialisme de peuplement en Palestine n'a jamais tenu tout seul et n'aurait jamais pu le faire. Et la tragédie a été annoncée plus tôt que par Yosef Weitz et ses semblables. Au sens figuré, les Palestiniens ont été expulsés de Palestine 183 ans avant ce génocide ; avec quelques interruptions et quelques soubresauts, la matérialisation et l'escalade de l'acte sont en cours depuis lors. Considérons les paroles d'Isaac Herzog, président de l'occupation, citées par Albanese comme un exemple d'intention génocidaire : il a affirmé en octobre et novembre que son entité se battait au nom de « tous les États... et les peuples civilisés », contre « une barbarie qui n'a pas sa place dans le monde moderne » - elle « éradiquera le mal et ce sera bon pour l'ensemble de la région et du monde » [74]. Ces mots auraient pu être mis dans sa bouche par les Anglo-sionistes de 1840.

Nous pourrions paraphraser la devise de l'école des études coloniales et dire que le soutien impérial à l'entité sioniste est une structure, pas un événement. La structure a été forgée par le pouvoir exceptionnel accordé à ceux qui sont armés de combustibles fossiles et a continué à fonctionner de cette manière, comme je vais maintenant l'expliquer brièvement, mais avant cela, permettez-moi de souligner une dernière chose à propos de 1840 : le compte rendu que j'ai donné ici est sommaire et partiel. Le plus problématique est qu'il repose exclusivement sur des sources

anglaises. Je ne lis pas l'arabe et je ne peux donc pas dire s'il existe une historiographie arabe de 1840. Parry ne lit pas non plus l'arabe, mais il nous dit : il existe de nombreuses archives non anglaises qui ne semblent pas encore avoir été pleinement utilisées par qui que ce soit [75]. Quelles que soient les sources arabes de et autour de 1840, et quoi qu'elles disent de cette rencontre originale entre la puissance de la vapeur et les notions de sionisme, elles n'ont pas encore laissé de trace dans la littérature anglaise. Une recherche approfondie sur ce moment devrait commencer en creusant en dehors de la métropole.

\*

Dans ce qui suit, je serai extrêmement large et synoptique. Lorsque les premières colonies sionistes ont été construites, la presse occidentale a publié des articles enthousiastes : « Les Juifs qui vont maintenant en Palestine emportent avec eux l'esprit progressiste du siècle, et d'ici peu, les voyageurs de ce pays pourront entendre le sifflement de la vapeur et le cliquetis des machines, et voir tout autour d'eux l'agitation des affaires au lieu de l'apathie et de l'inertie traditionnelles de l'Orient », se réjouit le *National Repository* en 1877 [76]. Lorsque l'Empire britannique occupa la Palestine et entreprit de mettre en œuvre la déclaration Balfour, le combustible fossile de l'époque n'était pas le charbon. C'était le pétrole. Des gisements prometteurs avaient été repérés dans les pays bordant le golfe Arabo-Persique, et le projet industriel central du Mandat fut l'oléoduc qui acheminait le pétrole brut depuis l'Irak, à travers le nord de la Cisjordanie et la Galilée, jusqu'à la raffinerie de Haïfa. Le mandat en tant que tel ne peut être compris en dehors du contrôle croissant de la région dans le cadre de la recherche de pétrole ; et le



mandat a utilisé le pétrole pour réattribuer des terres aux Juifs au détriment des Palestiniens. Dans son ouvrage à paraître, *Heat : A History*, une histoire merveilleusement riche des températures élevées et des combustibles fossiles au Moyen-Orient, On Barak montre, entre autres, comment le [Yichouv](#) a arraché la production d'agrumes aux Palestiniens en s'associant aux circuits technologiques les plus modernes : en irriguant les vergers avec des pompes à combustible fossile, en chargeant leurs fruits sur des camions, en les envoyant par la route vers les ports, en les déchargeant sur des bateaux à vapeur à destination du marché européen - une symbiose avec l'empire fossile qui a permis d'évincer les autochtones de leur culture d'agrumes emblématique. Les autorités mandataires ont systématiquement privilégié la construction de routes entre les colonies. Les infrastructures pétrolières ont fait pencher la Palestine vers les colonies des plaines côtières et plus loin vers leurs protecteurs de l'autre côté de l'océan.

Lorsque les forces sionistes ont commencé à terroriser les Palestiniens de Haïfa pour les chasser de la ville, Ilan Pappé raconte que « des rivières d'essence et de carburant enflammés [ont été] envoyées sur le flanc de la montagne » [\[77\]](#). Lorsque les échelons supérieurs de l'empire usaméricain ont discuté de l'opportunité de jeter leur dévolu sur les sionistes pendant la Nakba, ils avaient à l'esprit les intérêts pétroliers. Certains ont fait valoir qu'ils seraient mieux servis en se rangeant du côté des Arabes. Mais comme l'a démontré Irene L. Gendzier dans *Dying to Forget : Oil, Power, Palestine and the Foundations of U. S. Policy in the Middle East*, le gouvernement s'est laissé influencer par l'argument selon lequel une victoire palestinienne « augmenterait l'autonomie, les exigences et le

pouvoir de négociation des Arabes », tandis que la création de l'État d'Israël « aurait un effet pacificateur sur les Arabes et leur ferait retrouver leur juste sens des proportions » ; en outre, « le Yichouv est un facteur progressiste occidental, qui sera un grand stimulant pour tout progrès social au Moyen-Orient, et qui ouvrira de nouveaux marchés commerciaux » [78]. Les compagnies pétrolières usaméricaines semblent avoir convergé sur l'idée que le contrôle des gisements serait indirectement renforcé par le fait d'avoir Israël comme allié dans la région. Et c'est bien ce qui s'est passé dans les années 50 et 60, l'âge d'or des Sept sœurs\* et du pétrole du Golfe. Lorsque les USA sont devenus le principal soutien d'Israël après 1967, la défense de ce statu quo était la préoccupation majeure : dans *The Global Offensive : The United States, the Palestine Liberation Organization, and the Making of the Post-Cold War Order*, Paul Thomas Chamberlin décrit comment les USA considéraient la libération de la Palestine comme une menace pour la domination du Moyen-Orient dans son ensemble, avec toutes ses inestimables réserves de pétrole. À l'inverse, « Israël a rapidement prouvé sa valeur en tant qu'atout stratégique clé au Moyen-Orient et en tant que gendarme

---

\* **NdT : Les Sept Sœurs :**

1. Anglo-Iranian Oil Company (aujourd'hui BP).
2. Gulf Oil (qui fera plus tard partie de Chevron).
3. Royal Dutch Shell.
4. Standard Oil Company of California (SoCal, maintenant Chevron).
5. Standard Oil Company of New Jersey (Esso, plus tard Exxon et depuis 1999 fait partie d'ExxonMobil).
6. Standard Oil Company of New York (Socony, plus tard Mobil et depuis 1999 fait également partie d'ExxonMobil).
7. Texaco (fusionné en 2001 avec Chevron).

régional modèle dans le tiers-monde » [79]. La preuve de cette logique est apportée par l'événement connu sous le nom de Septembre noir, l'un des éternels recommencements, décrit dans une lettre de Yasser Arafat du 22 septembre 1970 : « Amman brûle pour le sixième jour. (...) Les corps de milliers de nos concitoyens pourrissent sous les décombres » [80].

Tout cela, il faut bien le dire, s'est déroulé selon le scénario établi en 1840. Si le Plan Dalet était un scénario colonialiste pour la destruction de la Palestine à partir de 1948, il était précédé par - et avait ses conditions d'existence dans - la vision impérialiste d'une entité imposée sur la terre de Palestine pour la protection des intérêts du noyau : accès aux matières premières et aux marchés, prévention des projets subversifs, zones tampons et contrepoids face à des rivaux plus éloignés. En 1840, c'était le coton, Mohamed Ali et la Russie tsariste. 127 ans plus tard, une fois l'occupation terminée, c'était le pétrole, la libération du tiers monde et l'Union soviétique. Il s'agit ici d'une structure extrêmement profonde, et non d'un ou deux événements ; d'une montée en puissance et d'une escalade sur deux siècles, d'une aggravation et d'une intensification de schémas apparus pour la première fois au début du XIX<sup>e</sup> siècle - et aussi, ce qui n'est pas une coïncidence, de la forme temporelle du réchauffement planétaire lui-même. J'ai évoqué très rapidement et superficiellement trois autres moments cruciaux d'articulation. En 1917 et après, l'occupation britannique de la Palestine a fait partie de la transformation du Moyen-Orient en une base pour le capital fossile, en raison de ses ressources pétrolières. En 1947 et après, le soutien occidental au nouvel État sioniste s'est appuyé sur l'accomplissement de cet ordre ; en 1967 et après, sur sa défense.

Les étapes de la destruction de la Palestine étaient en même temps des étapes de la destruction de la Terre.

\*

Si nous passons maintenant à la situation actuelle, nous devrions d'abord examiner le rôle de l'État d'Israël dans la frénésie actuelle pour les combustibles fossiles. Dans [Overshoot](#), Wim et moi-même montrons en détail comment les années 2020 ont été marquées par une expansion accélérée de la production de combustibles fossiles, au moment même où il fallait la freiner et l'inverser en son contraire - un démantèlement soutenu - pour que le monde évite un réchauffement de plus de 1,5 ou 2 degrés. Cette expansion ne s'arrête pas, elle continue, elle continue, elle ne s'arrête pas, puis elle se poursuit et s'accélère : comme l'a [rapporté le Guardian](#) l'autre jour, les entreprises et les États vont de l'avant avec de nouveaux projets pétroliers et gaziers dans des volumes de plus en plus importants. Le pays en tête de l'expansion, ce sont, bien sûr, les USA ; le deuxième sur la liste est le Guyana, mais c'est uniquement parce qu'ExxonMobil a trouvé son plus récent trésor dans ses eaux. Et pour la première fois, l'entité sioniste est directement impliquée. L'une des nombreuses frontières de l'extraction du pétrole et du gaz est le bassin du Levant, le long de la côte allant de Beyrouth à Gaza en passant par Akka. Deux des principaux gisements de gaz découverts ici, appelés Karish et Leviathan, se trouvent dans des eaux revendiquées par le Liban. Que pense l'Occident de ce différend ? En 2015, l'Allemagne [a vendu](#) quatre navires de guerre à Israël pour qu'il puisse mieux défendre ses plateformes gazières contre toute éventualité. Sept ans plus tard, en 2022, alors que la guerre en Ukraine provoque une crise sur le marché du gaz, l'État

d'Israël [devient](#) pour la première fois un exportateur de combustibles fossiles de premier plan, fournissant à l'Allemagne et à d'autres États de l'UE du gaz et du [pétrole brut](#) à partir de Leviathan et de Karish, qui sont [entrés en service](#) en octobre de la même année. 2022 a scellé le statut élevé d'Israël dans ce domaine.

Un an plus tard, Toufan al-Aqsa a mis un frein à l'expansion. Il représentait une menace directe pour la plate-forme gazière de Tamar, que l'on peut voir depuis le nord de Gaza par temps clair ; à portée de tir de roquette, la plate-forme a été [fermée](#). Chevron est l'un des principaux acteurs du gisement de Tamar. Le 9 octobre, le *New York Times* [a rapporté](#) : les combats acharnés pourraient ralentir le rythme des investissements énergétiques dans la région, au moment même où les perspectives de la Méditerranée orientale en tant que centre énergétique ont pris de l'ampleur. Israël était l'un des rares pays du Moyen-Orient à ne pas disposer d'importantes ressources pétrolières découvertes. Aujourd'hui, le gaz naturel est devenu un pilier de son économie, mais la résistance palestinienne pourrait bouleverser cette équation. Cinq semaines après le 7 octobre, cependant, alors que la majeure partie du nord de Gaza avait été confortablement réduite en ruines, Chevron a [repris ses](#) activités dans le champ gazier de Tamar. En février, elle a [annoncé](#) une nouvelle série d'investissements visant à augmenter la production. Fin octobre, le lendemain du début de l'invasion terrestre de Gaza, l'État d'Israël [a accordé](#) 12 licences pour l'exploration de *nouveaux* gisements de gaz. L'une des entreprises qui les a obtenues est BP, celle-là même qui a découvert le pétrole au Moyen-Orient et construit l'oléoduc Kirkouk-Haïfa.

Mais les imbrications vont désormais dans les deux sens. Ces dernières années, le capital israélien est devenu un acteur majeur de l'expansion de la production de pétrole et de gaz en mer du Nord. L'une des entreprises basées à Tel-Aviv et à l'origine de l'extraction au large d'Akka et des îles Shetland est Ithaca Energy : elle possède désormais l'une des [bombes de carbone](#) les plus destructrices plantées dans le secteur [britannique](#) de la mer du Nord, le champ de [Cambo](#), et un cinquième d'un autre champ, celui de [Rosebank, et elle explore](#) avidement pour en trouver d'autres. Lorsqu'Ithaca est entrée à la bourse de Londres en 2022, il s'agissait de la [plus grande](#) introduction en bourse de l'année. BP cherche du gaz dans les eaux de la Palestine ; Ithaca en cherche dans les eaux de la Grande-Bretagne : l'harmonie n'a jamais été aussi grande. Le génocide se déroule à un moment où l'État d'Israël est plus profondément intégré dans l'accumulation primitive de capital fossile qu'il ne l'a jamais été. Les Palestiniens, en revanche, n'ont aucun intérêt dans ce processus : pas de plateformes pas d'oléoducs, pas de sociétés cotées à la Bourse de Londres. Mais les Arabes des Émirats arabes unis, d'Égypte et d'Arabie saoudite le font, bien sûr. Telle est l'économie politique des accords d'Abraham et de leurs suites attendues : une unification des capitaux israéliens et du Golfe dans le processus de création d'argent par la production de pétrole et de gaz. C'est l'écologie politique de la normalisation : une sacralisation du *business-as-usual* qui détruit d'abord la Palestine et ensuite la Terre.

\*

La destruction de Gaza est exécutée par des chars et des avions de chasse qui déversent leurs projectiles sur la terre : les chars Merkava

et les avions F-16 qui envoient leur feu d'enfer sur les Palestiniens, les roquettes et les bombes qui réduisent tout en ruines - mais seulement après que la force explosive de la combustion des combustibles fossiles les a mis sur la bonne trajectoire. Tous ces véhicules militaires fonctionnent au pétrole. Il en va de même pour les vols de ravitaillement en provenance des USA, les Boeings qui transportent les missiles par le pont aérien permanent. Une première [analyse](#), provisoire et prudente, a révélé que les émissions causées au cours des 60 premiers jours de la guerre équivalaient aux émissions annuelles de 20 à 33 pays à faibles émissions : un [pic](#) soudain, un panache de CO<sub>2</sub> s'élevant au-dessus des débris de Gaza. Si je répète ce point ici, c'est parce que le cycle se répète de lui-même et ne fait que s'amplifier : les forces occidentales pulvérisent les quartiers d'habitation de la Palestine en mobilisant la capacité illimitée de destruction que seuls les combustibles fossiles peuvent offrir.

Il est facile d'oublier à quel point la violence militaire a été et reste un élément central du maintien du statu quo. Plus de 5 % des émissions annuelles de CO<sub>2</sub> proviennent des armées du monde entier. Nous parlons souvent de l'aviation et de ses effets néfastes sur le climat, et c'est vrai, mais l'aviation civile représente environ 3 % du total. Et les 5 émissions provenant des armées précèdent la guerre proprement dite : il s'agit d'émissions en temps de paix, produites dans le cadre du maintien des appareils logistiques et des capacités de combat des armées avant qu'elles ne partent à la guerre. Lorsqu'elles partent au combat, le carburant est mis à feu et les bombes pleuvent dans des rafales d'émissions supplémentaires concentrées. Les USA sont bien sûr au centre de tout cela. Les

émissions de l'armée d'occupation pendant la guerre contre Gaza pourraient être considérées comme une catégorie supplémentaire d'émissions usaméricaines. Les USA surpassent tous les autres pays ; en effet, comme le note Neta C. Crawford, « l'armée américaine est le plus grand utilisateur institutionnel de combustibles fossiles au monde et donc le plus grand émetteur de gaz à effet de serre au monde » [81]. Dans son livre *The Pentagon, Climate Change, and War* (*Le Pentagone, le changement climatique et la guerre*), elle décrit brillamment le développement de ce qu'elle appelle « le cycle profond ». Les armées du Royaume-Uni, puis des USA, ont découvert que le charbon, puis le pétrole, étaient indispensables pour faire la guerre : pour fabriquer des armes, transporter les soldats sur le champ de bataille, assurer la mobilité une fois engagés, mettre la puissance de feu à la disposition de l'ennemi. En basant ses opérations sur les combustibles fossiles, l'armée usaméricaine a contribué à leur diffusion dans l'ensemble de l'économie ; et lorsque l'armée et l'économie en sont devenues totalement dépendantes, la protection de ce bien essentiel est elle-même devenue un impératif de guerre. Aucune région du monde n'a été aussi profondément formée et marquée par ce cycle que le Moyen-Orient. Bien que la Palestine en soit le centre, la dévastation s'étend manifestement à d'autres pays : pensons seulement à l'Irak et au Yémen.

\*

Revenons donc sur la question de la nature de l'alliance et reconsidérons brièvement la théorie du lobby. Celle-ci dit, en résumé, ce qui suit : le lobby sioniste aux USA a accumulé un tel pouvoir financier, électoral et médiatique qu'il tient la politique usaméricaine d'une main de fer. Par ses machinations et ses



manipulations, il a contraint les USA à soutenir Israël, bien que cela ne soit pas dans l'intérêt réel, rationnel et matériel du pays. Les USA soutiennent Israël pour des raisons de politique intérieure, ce qui fausse les préférences et la position des USA sur la scène internationale. Cette théorie est, bien entendu, basée sur les travaux de John Mearsheimer, un homme de l'armée usaméricaine, un soi-disant réaliste qui n'a aucune affinité idéologique avec la gauche. L'accueil enthousiaste réservé à ses travaux par une partie de la gauche me semble assez surprenant. L'espace ne permet pas une critique exhaustive de Mearsheimer ou de ses échos à gauche : je me contenterai ici de souligner certains problèmes, dans une interprétation représentative de la théorie.

*Married to Another Man : Israel's Dilemma in Palestine (Marié à un autre homme : le dilemme d'Israël en Palestine)* de [Ghada Karmi](#) est une déclaration moyenne et assez largement lue sur les arguments en faveur de la Palestine au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Elle observe à juste titre que pour les Palestiniens, comprendre la nature de l'alliance entre les USA et Israël n'est « pas un jeu intellectuel mais une question de vie ou de mort » [\[82\]](#). Elle propose deux explications alternatives : la politique usaméricaine était-elle tellement contrôlée par Israël et ses partisans que c'étaient eux qui la dictaient en premier lieu, ou Israël n'était-il que le bras impérialiste de l'USAMérique (et de l'Occident) au Moyen-Orient ?[\[83\]](#) Elle se lance dans une diatribe peu claire sur les Juifs dans les médias et à Hollywood et conclut que ce pays est victime de la « pénétration d'un État étranger dans le système américain ». Un contrefactuel typique est construit : « Si la situation avait été celle d'un bon sens rationnel et pragmatique, où les faits pouvaient être examinés et les

conclusions logiques tirées, alors l'intérêt national américain aurait finalement prévalu sur les forces travaillant pour le compte d'Israël » [84].

Si l'État usaméricain était libre de choisir la politique qui sert le mieux ses intérêts, il se débarrasserait d'Israël. Mais le lobby sioniste refuse cette liberté à l'État. Cette explication déformée ne s'applique pas seulement à la Palestine, mais à l'ensemble de la région. Tout ce que les USA font au Moyen-Orient est dicté par Israël, à l'encontre de leurs véritables intérêts. Il n'y avait pas d'armes de destruction massive, pas d'Al-Qaïda, pas de terrorisme en Irak, donc « c'est la sécurité d'Israël qui a motivé l'attaque de l'Irak, en l'absence de tout autre motif ». Il s'agit d'un double *non sequitur*. [sophisme] L'absence de ces *casus belli* officiels ne signifie pas que la véritable raison devait être la sécurité d'Israël, mais leur absence signifie que la sécurité d'Israël n'était pas menacée par Saddam Hussein. Karmi veut nous faire croire qu'Israël était à la recherche du pétrole irakien et qu'il a envoyé des hommes d'affaires, des conseillers et des agents de renseignement dans le pays, alors que les USA eux-mêmes ne possédaient aucune de ces motivations agressives, entraînés passivement dans la guerre par le lobby. En d'autres termes, on nous demande de croire que l'empire le plus puissant de l'histoire du monde n'a pas d'intérêts ni d'agressions propres au Moyen-Orient. Il en va de même pour la Syrie et l'Iran, nous dit Karmi : ce que les USA font à ces pays, ils le font servilement au nom d'Israël.

Bien que Karmi mentionne Shaftesbury et Palmerston en passant, mais sans aucun compte rendu historique sérieux, elle aspire à ce que cette explication soit chronologiquement exacte : « c'est

l'arrivée d'Israël et les puissants lobbies qui travaillent en son nom qui ont forcé les administrations usaméricaines successives à lui trouver une place dans leurs politiques étrangères » [85]. Ainsi, Israël et le lobby sioniste sont arrivés en premier, puis l'empire a été contraint de leur obéir. Je pense que nous pouvons conclure sans risque que même les preuves limitées présentées ici devraient suffire à réfuter cette théorie. Les preuves historiques démontrent la validité de l'explication opposée. Je pense que Sayyed Hassan Nasrallah, quoi qu'il ait fait ou n'ait pas fait pour la Palestine au cours des six derniers mois, a raison lorsqu'il dit :

*Une idée fausse prévaut dans le monde arabe en ce qui concerne les relations israélo-américaines. Nous entendons constamment ce mensonge sur le lobby sioniste - que les Juifs dirigent l'Amérique et sont les vrais décideurs, etc. Non, c'est l'Amérique elle-même qui prend les décisions. En Amérique, il y a les grandes entreprises. Il y a la trinité des compagnies pétrolières, de l'industrie de l'armement et de ce que l'on appelle le "sionisme chrétien". La prise de décision est entre les mains de cette alliance. Israël était un outil aux mains des Britanniques, il est maintenant un outil aux mains de l'Amérique [86].*

Il s'agit bien entendu de la position classique adoptée par la gauche arabe et des analyses les plus fines de la résistance palestinienne. Dans la *Stratégie de libération de la Palestine*, le document fondateur du FPLP datant de 1969, l'ennemi est défini comme une unité dialectique de l'impérialisme mondial et du colonialisme local : les victoires de ce dernier sont « fondamentales pour les intérêts » du premier. L'entité est une « base impérialiste sur notre terre, utilisée pour endiguer le flot de la révolution, pour assurer notre soumission continue et pour maintenir le processus de pillage et d'exploitation » ; le sionisme est « un mouvement racial agressif lié

à l'impérialisme, qui a exploité les souffrances des Juifs comme un tremplin pour la promotion de ses intérêts (...) dans cette partie du monde qui possède de riches ressources et fournit une tête de pont vers les pays d'Afrique et d'Asie » [87]. C'est l'antithèse de la théorie des lobbies. On la trouve également dans les meilleurs écrits du Jihad islamique, comme son document politique de 2018, où l'on peut lire que « le projet sioniste est le projet d'une invasion coloniale », mais qu'il est « fondé sur le lien organique avec les forces du colonialisme occidental, qui ont œuvré pour se débarrasser des Juifs et pour résoudre le “problème juif” en Europe en implantant une entité pour les Juifs en Palestine ». La persistance de cette entité « est essentiellement liée au rôle qui lui est assigné. Elle est un outil » - *un outil, Mme Karmi, un outil* – « pour le projet de domination coloniale » et « tire toute sa force matérielle et morale de la force et des capacités de l'Occident, en particulier des États-Unis d'Amérique » [88]. Fathi al-Shiqaqi a repris les grandes lignes de cette analyse de nul autre Al Qassem. Au début des années 1930, celui-ci s'oppose aux dirigeants palestiniens qui « considèrent qu'il est nécessaire de raisonner la Grande-Bretagne pour qu'elle se range à nos côtés contre les Juifs, oubliant et ignorant ainsi que le sionisme n'est rien d'autre qu'un autre visage impérialiste de la Grande-Bretagne » [89].

Contrairement à la théorie distordue du lobby, la théorie de l'entité comme instrument de l'empire est confirmée par des preuves tirées du passé profond, ainsi que du passé récent et du présent : Joe Biden aurait pu sortir des pages d'un document du FPLP ou du Jihad. En 1986, ce futur président [a déclaré au](#) Congrès : « Il n'y a pas d'excuses à présenter : Il n'y a pas d'excuses à faire pour Israël.

Aucune ! Israël est le meilleur investissement de 3 milliards de dollars que nous réalisons. S'il n'y avait pas d'Israël, les USA devraient *inventer* un Israël pour protéger nos intérêts dans la région. Les USA devraient sortir et *inventer* un Israël ». C'est on ne peut plus clair, et c'est tout à fait conforme à l'histoire de l'invention. En 2007, Joe Biden a [réaffirmé](#) qu' « Israël est la plus grande force de l'Amérique au Moyen-Orient (...) Imaginez notre situation dans le monde s'il n'y avait pas Israël » ; puis en 2010, il a [répété](#) qu' « il n'y a tout simplement pas d'espace entre les USA et Israël » ; mais sa phrase la plus [souvent répétée](#) a été celle sur la nécessité d'inventer Israël s'il n'existait pas - plus récemment, il l'a [répétée](#) en juillet 2023, lors d'une réunion avec Isaac Herzog à la Maison-Blanche. C'était trois mois avant le début du génocide.

Je pense que la gauche devrait rompre radicalement avec la théorie du lobby. Cela ne veut pas dire que nous avons une compréhension complète de la relation entre l'empire et l'entité - au contraire, je pense que ce qui est remarquable ici, c'est que nous n'avons pas, par exemple, et corrigez-moi si je me trompe, un seul bon livre en anglais sur la façon dont la structure fonctionne à l'heure actuelle. Où va l'empire usaméricain ? Que fait-il au Moyen-Orient ? Quelle est la place de l'État d'Israël ? - Je ne pense pas que nous disposions d'un ensemble de réponses exhaustives, actualisées, empiriques et théoriques à ces questions, car le dur travail de recherche et de réflexion n'a pas encore été accompli. Il y a un déficit débilant d'analyse de l'impérialisme usaméricain et d'autres impérialismes occidentaux, peut-être parce que la gauche a trouvé que c'était une activité un peu embarrassante, qui rappelait trop le léninisme orthodoxe, le campisme et d'autres sources de honte. Je ne suis

personnellement pas qualifié pour combler cette lacune, mais permettez-moi de lancer l'hypothèse que la valeur de l'action d'Israël en tant qu'investissement augmente proportionnellement au défi posé par la Russie et la Chine. Lorsque la rivalité inter-impérialiste s'intensifie à nouveau, dans les années 2020 comme dans les années 1830 ou 1910, l'entité devient un atout inestimable. Dès les premiers instants de Toufan al-Aqsa, il était clair qu'une poursuite des victoires palestiniennes éclatantes de ce jour-là aurait renforcé l'axe s'étendant de la résistance à Gaza à celle du Liban, du Yémen et de l'Irak, et plus loin à l'Iran, et plus loin encore à la Russie et à la Chine - une contre-alliance qui a maintenant une existence objective sur les théâtres, même si, il convient de le noter, elle est beaucoup plus lâche, moins coordonnée, moins dévouée et, bien sûr, moins puissante que l'alliance occidentale.

Enfin, permettez-moi de souligner une autre erreur de la théorie du lobby, peut-être la plus accablante. Elle postule comme contrefactuelle une situation où l'empire usaméricain serait libre de s'engager dans des délibérations rationnelles et de ne se préoccuper que de ses propres intérêts. Il se débarrasserait alors d'Israël, car comment pourrait-il défendre quelque chose d'aussi destructeur que la colonisation sans fin de la Palestine, quelque chose qui engendre une destruction aussi étendue et sans fin dans ce pays, dans la région, au-delà, partout. Ce n'est certainement pas ce que les USA choisiraient de leur propre chef ? L'erreur ici est multiple, car elle concerne les natures de l'empire, du capital, de l'intérêt et de la rationalité, mais je n'en soulignerai qu'un aspect. Si l'on considère que les USA ont constamment mené l'expansion de la production et de la consommation de combustibles fossiles dans le

monde, après avoir repris le leadership du Royaume-Uni, et qu'ils dirigent l'accélération de cette expansion au moment même où son caractère destructeur est évident et augmente de jour en jour, il ne semble pas y avoir de mystère à ce qu'ils favorisent également la destruction d'un petit territoire situé entre le fleuve et la mer. Et personne, je pense, ne pourrait sérieusement soutenir que la raison pour laquelle nous utilisons des combustibles fossiles est que le lobby des combustibles fossiles aux USA est puissant. Il l'est, bien sûr. Mais les lobbies sont des phénomènes de surface. Aussi puissants soient-ils, les lobbies des combustibles fossiles et du sionisme sont des excroissances épiphénoménales de structures profondes qui fonctionnent depuis très *longtemps*.

À la dernière page de *The Ethnic Cleansing of Palestine*, Pappé écrit, prophétiquement : « les Palestiniens ne pourront jamais faire partie de l'État et de l'espace sionistes et continueront à se battre - et avec un peu de chance, leur lutte sera pacifique et couronnée de succès. Sinon, elle sera désespérée et vengeresse et, comme un tourbillon, aspirera tout dans une énorme tempête de sable perpétuelle qui fera rage non seulement dans les mondes arabe et musulman, mais aussi en Grande-Bretagne et aux USA, les puissances qui, chacune à leur tour, alimentent la tempête qui menace de nous ruiner tous » [\[90\]](#) ;

Nous pouvons désormais reconnaître qu'il ne s'agit pas d'un simple chevauchement métaphorique, car le dérèglement climatique est précisément une tempête qui menace de nous ruiner tous, et la seule chose que les grandes puissances aient faite jusqu'à présent est de l'alimenter.

\*

Avant de conclure, permettez-moi de proposer d'autres moments d'articulation dans le présent, sous forme elliptique :

La destruction de la Palestine et la destruction de la Terre se déroulent en plein jour. La documentation sur ces deux phénomènes est pléthorique. La connaissance des deux processus et de leur déroulement en temps réel est surabondante : nous savons tout ce qu'il faut savoir sur les catastrophes, et pourtant le noyau capitaliste continue d'alimenter les foyers et d'envoyer des bombes à Gaza.

La destruction et la construction sont des contraires qui s'interpénètrent et se présupposent l'un l'autre : la destruction de la planète est la construction d'infrastructures pour les combustibles fossiles ; la destruction de la Palestine est la construction de colonies raciales - ou, comme l'a dit Theodor Herzl en 1896 : « Si je veux substituer un nouvel édifice à un ancien, je dois démolir avant de construire » [\[91\]](#). Limiter, arrêter, inverser la destruction de la Palestine et de la planète requiert donc, comme condition logiquement inattaquable, la destruction de l'infrastructure des combustibles fossiles et des colonies raciales - pas nécessairement leur destruction physique, mais nécessairement leur mise hors service et leur réaffectation, dans les cas où cela est possible, et sinon, sur la voie de leur abolition, oui, de leur destruction physique.

Il est tout à fait évident que les investissements dans les infrastructures de combustibles fossiles doivent cesser et qu'ils auraient dû cesser il y a longtemps. Pourtant, nous voyons de plus en plus de pipelines, de plates-formes, de terminaux et de mines planifiés et construits, et plus ils sont nombreux, plus il devient



difficile de réduire les émissions, plus le capital fixe est enfoncé dans le sol, plus il est impératif de l'entretenir et de le défendre contre toute transition vers l'abandon des combustibles fossiles. Il est tout à fait évident que l'investissement dans les colonies raciales doit lui aussi prendre fin et qu'il aurait dû cesser il y a longtemps. Pourtant, nous voyons de plus en plus de colonies, toujours plus de colonies planifiées et construites en Cisjordanie et à Jérusalem, et peut-être bientôt à Gaza, à nouveau. Et plus les terres palestiniennes sont confisquées, plus les logements sont construits et réservés aux seuls Juifs, plus il devient difficile d'envisager un retrait jusqu'à la ligne verte, plus l'occupation est inamovible, plus l'intérêt à la défendre contre tout projet d'État palestinien viable est grand.

Cette analogie au niveau de la base matérielle - créant toujours plus de faits sur le terrain qui prolongent et intensifient le statu quo - se reflète au niveau de la superstructure. Nous entendons constamment les gouvernements occidentaux parler d'un degré et demi ou de deux degrés et d'une solution à deux États, alors qu'en réalité les processus d'investissement existants travaillent sans relâche à rendre ces deux objectifs physiquement impossibles. Parler de deux degrés ou de deux États prend ici le caractère d'une couverture idéologique. Le parallélisme est assez étonnant lorsqu'on juxtapose les sommets de la COP avec les sommets de ce que l'on appelait autrefois le « processus de paix ». Tous deux ont débuté au même moment, au début des années 1990, et avaient pour fonction d'entretenir l'illusion que la soi-disant communauté internationale s'efforçait d'atténuer le changement climatique et de donner aux Palestiniens leur propre État, respectivement. Toutes deux ont utilisé les mêmes rituels et incantations diplomatiques

vides de sens. Tous deux ont couvert l'investissement continu dans la destruction. Mais aujourd'hui, bien sûr, il n'en reste plus qu'une : plus tard dans l'année, nous devrons subir la 29<sup>e</sup> édition du cirque de la COP, la prochaine plus vide de sens et de substance que la précédente ; il n'y a plus de poignées de main dans les jardins de la Maison Blanche. Le « processus de paix » a pris fin en 2005, lorsque l'État d'Israël a reconfiguré son occupation de Gaza pour en faire un camp de concentration. Il ne restait alors que la *nakba*, nue et sans fin. Là encore, la catastrophe de la Palestine semble rejoindre celle du climat.

\*

Le génocide de Gaza offre une leçon d'insensibilité utile. Dans la catastrophe climatique, les vies des multitudes non blanches du Sud ne comptent pas. Elles sont sacrificables, sans valeur. Nous l'avons vu lors de la catastrophe qui a frappé Derna : les plus de 11 000 personnes tuées en une seule nuit n'ont laissé qu'une trace infime dans les médias de l'Occident et aucune dans sa politique. Imaginez s'il s'agissait de 11 000 USAméricains, Britanniques ou Suédois blancs tués en une nuit - imaginez s'il s'agissait de 11 000 personnes qui comptent vraiment : imaginez le tollé ! Mais ici, il ne s'agissait que des damnés de la terre, mourant comme ils le font toujours, dans la Méditerranée et d'autres cimetières du monde, leur mort faisant partie de l'ordre naturel des choses, sans que l'on tienne compte du fait que l'excès de carbone dans l'atmosphère qui les a tués a été mis en place par les riches du Nord. Au lieu de cela, si les médias occidentaux n'ont parlé de blâme et de culpabilité, les Libyens eux-mêmes ont été tenus pour responsables : s'ils n'avaient

pas construit des barrages aussi faibles sur cette rivière, Derna aurait résisté à la pression.

En Palestine, les vies des Palestiniens ne compte pas. Ils sont totalement sacrificables. Elles n'ont aucune valeur, aucune. C'est la leçon que nous avons apprise, une fois de plus, au cours des six derniers mois - jamais elle n'a été démontrée avec une cruauté aussi extrême et une soif de sang aussi exterminatrice qu'aujourd'hui. Imaginez que 40 000 USAméricains, Suédois ou, plus évidemment, Juifs israéliens aient été tués de cette manière - non, je pense que ce n'est pas quelque chose que l'on peut imaginer. Cela défie l'imagination politique. Cela dépasse tout ce qui pourrait se produire dans le monde tel que nous le connaissons. Et puis la mort des Palestiniens est aussi de leur propre faute, soulignée avec une insistance particulière lorsque le génocide a commencé : le massacre s'est produit parce que les Palestiniens envoient leurs propres roquettes sur les hôpitaux, parce qu'ils utilisent leurs civils comme boucliers humains, parce qu'ils placent leurs armes dans, à côté ou sous les écoles et les bâtiments résidentiels, à cause de ce qu'ils ont fait le 7 octobre.

Le génocide se retourne alors vers le monde en réchauffement et reconfirme le caractère inutile et sans valeur des vies non blanches : une autre *condition sine qua non* de sa poursuite. Il est très bon pour les affaires d'ExxonMobil ou de BP que les USA et le Royaume-Uni aient décidé que ce type de mort est *de rigueur*. Le génocide capitaliste avancé et tardif reproduit des munitions pour le paupéricide.

\*

Il y aurait beaucoup à dire - et, heureusement, de [superbes](#) travaux sont en cours - sur l'écologie politique du projet de colonisation en Palestine et sur les tendances à la destruction de la nature locale qui sont inhérentes au sionisme. À Gaza, où elle se poursuit depuis [des décennies](#), cette destruction a désormais atteint des proportions apocalyptiques : les personnes qui ne sont pas encore mortes sous les bombes vivent dans un [terrain vague](#) où le sol est contaminé, l'eau imbuvable, les vergers et les champs réduits en poussière, les ordures et les débris mélangés dans une bande de terre hyperpolluée où la vie humaine est rendue impossible à long terme. L'écocide fusionne ici avec le génocide d'une manière jamais vue auparavant. La Bosnie n'était pas moins habitable après 1995 qu'avant 1992. Le sol, l'eau et l'air du Rwanda ont été relativement épargnés par le massacre de centaines de milliers de Tutsis. Mais les gens pourront-ils un jour vivre à nouveau à Gaza ? Cette dimension du génocide en cours se confond avec une autre, qui a trait à la nature des événements survenus le matin du 7 octobre.

Pour l'empire comme pour l'entité, l'aspect le plus choquant de Toufan al-Aqsa a été la façon dont la résistance a annulé d'un seul coup toute la domination technologique sur la Palestine. Tous les murs de matériel construits au cours de deux siècles se sont effondrés en quelques heures. Le *Jerusalem Post* a rédigé une [lamentation](#) :

*Comment un groupe terroriste armé a-t-il réussi à vaincre les défenses de l'une des armées les plus puissantes du monde ? C'est une question qui sera posée pendant longtemps. (...) Le choc épique de cette attaque soulève des questions sur la capacité d'Israël à faire face à d'autres ennemis. A la frontière, le 6 octobre, il y avait tout ce qu'il y a de mieux en matière de technologie. Il y avait*

*des tours d'observation et des soldats qui observaient Gaza. Israël dispose également de drones et de ballons d'observation. (...) [mais] toute la technologie intelligente dont dispose Israël a été rendue presque inutile par cette attaque massive.*

Ou, pour reprendre les [termes de](#) deux experts du Réseau mondial sur l'extrémisme et la technologie :

*Israël, qui abrite des programmes d'ingénierie militaire et de défense de premier plan, a vu son système de défense de plusieurs millions de dollars se débattre contre des formes de guerre de faible technicité. (...) Les attentats du 7 octobre montrent que des acteurs technologiquement inférieurs restent très capables et adroits face à des adversaires étatiques mieux équipés. (...) La défense de haute technologie signifie tout et rien.*

L'importance de la négation instantanée et complète de la supériorité technologique le matin du 7 octobre peut difficilement être surestimée. Il n'y a pas de précédent dans l'histoire de la Palestine. Il y a, bien sûr, une histoire de lutte de guérilla qui remonte à l'époque d'Ezzedine Al Qassem, infligeant de temps à autre des défaites mineures à l'ennemi. La résistance a toujours été consciente de ce facteur : comme l'écrit le FPLP dans le document que j'ai cité, « l'un des points forts fondamentaux de l'ennemi est sa supériorité scientifique et technologique, et cette supériorité se reflète fortement dans ses capacités militaires auxquelles nous devons faire face dans notre guerre révolutionnaire. Comment pouvons-nous faire face à cette supériorité et la surmonter ? » [\[92\]](#). Toufan al-Aqsa a apporté la réponse la plus retentissante à cette question : jamais auparavant la résistance n'avait balayé les forces technologiques accumulées de l'empire et de l'entité avec une

célérité, une facilité et une exhaustivité aussi fortes, l'asymétrie ayant été renversée sur toute une partie du sud de la Palestine. Aucun soulèvement palestinien n'avait accompli quelque chose d'approchant. La comparaison est souvent faite avec les frappes surprises de la guerre d'octobre 1973, mais elles ont été menées par les armées permanentes des États arabes. Lorsqu'elle est partie des camps de réfugiés de Gaza le matin du 7 octobre, la résistance palestinienne a frappé dans une position d'infériorité technologique apparemment absolue - même si, il est vrai, cette infériorité s'était en partie atténuée depuis que la première intifada avait démarré dans les camps de réfugiés de Gaza en décembre 1987. À l'époque, les Palestiniens ne disposaient que de pierres et tout au plus de quelques couteaux ; aujourd'hui, ils ont des roquettes, des RPG, des fusils, une poignée de drones et les inoubliables parapentes, mais rien de comparable à l'armée qu'ils ont affrontée. Pour la première fois, la formule en place depuis 1840 a été mise à mal : les Palestiniens eux-mêmes ont brisé l'appareil technologique qui les dominait et les détruisait.

On cherche en vain une inversion aussi nette d'une asymétrie aussi importante dans les annales de l'insurrection anticoloniale. L'offensive du Têt a été invoquée, mais le Vietcong était une force militaire bien mieux équipée que la résistance palestinienne. Les groupes de guérilla, de Cuba au Kenya, ont écrasé des adversaires disposant de ressources supérieures, mais leur supériorité n'a jamais été comparable à celle des Israéliens le 6 octobre. Le grand affront de Toufan al-Aqsa était de briser le complexe d'une technologie militaire qualitativement supérieure accumulée au cours de deux siècles : et parce que cela ne pouvait pas être permis, la punition

devait être illimitée. Ceux qui pensent qu'Israël aurait réagi avec moins de férocité si tous ceux qui sont morts le 7 octobre avaient été armés se méprennent sur la nature de cet État. La preuve la plus simple est ce qui s'est passé ici en 2006 : Israël a décidé de détruire le Liban après que trois de ses soldats ont été tués et deux enlevés. Que ferait-il alors après les scènes du matin du 7 octobre ? Mais le coup n'a pas été dur seulement pour Israël. Les USA ne pouvaient pas accepter que la résistance traverse sa principale base au Moyen-Orient comme une toile d'araignée ; ils ne pouvaient pas se permettre de voir leur propre appareil militaire ainsi humilié. Israël et les USA partageaient l'impératif d'une dissuasion restaurée.

Ce qu'ils ont fait ensemble depuis le 7 octobre a une signification facile à décoder : une fois que nous aurons repoussé le premier coup, nous déploierons toutes les forces de destruction dont nous disposons. Après la déroute initiale, nous devons réhabiliter notre technologie en réactivant sa pleine capacité d'anéantissement de la vie. La seule façon d'annuler la négation est de surprotéger notre domination sur l'ensemble du spectre. Ce message est diffusé bien au-delà des frontières de la Palestine. Il dit : si vous osez percer notre armure comme l'a fait la résistance palestinienne le 7 octobre, nous vous anéantirons, vous et votre peuple. Le message est communiqué au Liban, et non des moindres : tout comme Charles Napier a menacé de transformer Alexandrie en Akka, Yoav Gallant a [répété](#) que « [ce que](#) nous avons fait à Gaza peut aussi être fait à Beyrouth ». Mais ce qui est en jeu ici, c'est la position de l'empire usaméricain et de ses alliés partout où il pourrait être confronté à une forme de subversion. Cette guerre comporte un élément de défense performative de la supériorité technologique, un étalage

désinhibé de ses prouesses - d'où les extraits de films où les soldats jubilent de faire exploser les maisons familiales ou les écoles.

Peut-être pourrions-nous alors préciser qu'il s'agit du premier technogénocide. Un technogénocide serait défini comme un génocide 1. exécuté au moyen de la technologie militaire la plus avancée, et 2. animé au moins en partie par la volonté de restaurer sa suprématie après un défi humiliant et réussi. Le génocide des musulmans de Bosnie a été en grande partie perpétré avec des armes de poing, que la république de Sarajevo possédait également, bien qu'en trop petit nombre. Le génocide au Rwanda a été principalement perpétré à l'aide de machettes [*achetées à l'Égypte avec un crédit consenti par le Crédit Lyonnais sur ordre de l'Élysée, NdT*]. Le génocide perpétré par Daesh contre les Yézidis est un autre génocide de faible technicité, tandis que le cas paradigmatique d'un génocide de haute technicité, la Shoah elle-même, n'a jamais été provoqué par une sape juive de la puissance technologique allemande. Seul le génocide en cours à Gaza semble répondre à ces deux critères. Les Palestiniens parlent souvent de la « machine à tuer israélienne », et c'est précisément de cela qu'il s'agit : une machine à tuer des gens, en partie pour réarmer la réputation de la machine elle-même. Le massacre est mécanisé et automatisé, comme nous le savons depuis les premières [révélations](#) sur le système d'intelligence artificielle appelé « l'Évangile » qui traite d'énormes quantités de données sur la population civile et les infrastructures afin de générer des « cibles puissantes » pour l'armée d'occupation – « une usine d'assassinat de masse », dans laquelle « l'accent est mis sur la quantité et non sur la qualité ». Des sources au sein de l'armée israélienne ont déclaré : « C'est vraiment comme



une usine. Nous travaillons rapidement et nous n'avons pas le temps d'approfondir la cible. L'idée est que nous sommes jugés en fonction du nombre de cibles que nous parvenons à générer ». Voilà la machine à tuer en action, combinant les muscles du pétrole et l'esprit des algorithmes. Puis il y a eu les secondes [révélations](#), récentes, sur les systèmes d'IA « Lavender » et « Where's Daddy ? » [*Où est Papa ?*] qui produisent en masse des listes de personnes à abattre avec un nombre illimité de civils : comme si l'occupation avait décidé de tuer sans inhibition et avait délégué à la machine à tuer elle-même le soin de superviser la tâche. Parce que la suprématie de la haute technologie ne signifiait rien ce matin-là, il fallait qu'elle redevienne tout.

Mais face à cela, la résistance palestinienne reste debout. Après six mois, la résistance lutte toujours. Après un an et demi, six mois et 184 jours, la résistance continue de se battre sur tous les fronts, de Beit Hanoun à Rafah et, bien sûr, au-delà de Gaza même. Après tout ce temps, Ezzedine Al Qassem, Mohamed Deif, Abou Obeida et leurs compagnons d'armes du Jihad, du FDPLP et du FPLP sont toujours dans les tunnels, menant une opération après l'autre - et c'est ce qui nous permet de vivre un jour de plus. Je travaille en Occident, dans le monde universitaire, dans le département de la production de connaissances et d'idées. Il y règne une situation absurde. Il est possible d'ignorer ou de tolérer ou de justifier ou de louer la politique génocidaire d'Israël, sans risquer quoi que ce soit, sans être disqualifié de quoi que ce soit et sans perdre toute respectabilité. Mais soutenir la résistance des Palestiniens - la résistance armée, seule force à s'opposer au génocide sur le terrain - est interdit. Pour ma part, je refuse d'accepter cela. Je pense que

la véritable honte en Occident est que la gauche ne puisse pas soutenir clairement et sans équivoque la lutte palestinienne pour l'auto-émancipation. C'est un sujet pour une autre conférence et de nombreux textes, mais je pense que nous devrions le dire haut et fort : nous sommes aux côtés de la résistance et nous en sommes fiers.

## Notes

[1] Francesca Albanese, « [Anatomie d'un génocide : Rapport de la Rapporteuse spéciale sur la situation des droits de l'homme dans les territoires palestiniens occupés depuis 1967](#) », Nations Unies, 25 mars 2024, 1, 11.

[2] Plan Dalet cité dans Ilan Pappé, *The Ethnic Cleansing of Palestine* (Oxford : Oneworld, 2007), 82 ; voir aussi par exemple 64, 77-8, 88, 147.

[4] Liyana Badr, *A Balcony over the Fakihani* (New York : Interlink Books, 2002), 76, 81, 73.

[5] Par exemple, Thomas E. Lovejoy & Carlos Nobre, 'Amazon Tipping Point : Last Chance for Action', *Science Advances* (2019) 5 : 1-2 ; Chris A. Boulton, Timothy M. Lenton & Niklas Boers, 'Pronounced Loss of Amazon Rainforest Resilience since the Early 2000s', *Nature Climate Change* (2022) 12 : 271-8 ; James S. Albert, Ana C. Carnaval, Suzette G. A. Flantua et al, 'Human Impacts Outpace Natural Processes in the Amazon', *Science* (2023) 379 : 1-10 ; Meghie Rodrigues, 'The Amazon's Record-Setting Drought : How Bad Will It Be ?', *Nature* (2023) 623 : 675-6 ; et pour plus de documentation et de discussion, Wim Carton & Andreas Malm, *The Long Heat : Climate Politics When It's Too Late* (Londres : Verso, 2025).

[6] Charles Napier, *The Navy : Its Past and Present State* (Londres : John & Daniel A. Darling, 1851), 48. Il est à noter que seul un minimum de

références - principalement les sources des citations directes - est inclus dans ce qui suit.

[7] F. S. Rodkey, "Colonel Campbell's Report on Egypt in 1840, with Lord Palmerston's Comments", *Cambridge Historical Journal* (1929) 3 : 112.

[8] Hansard, Chambre des communes, vol. 49, 6 août 1839, 1391-2.

[9] Cité dans C. K. Webster, *The Foreign Policy of Palmerston, 1830-41 : Britain, the Liberal Movement and the Eastern Question* (Londres : Bell, 1951), 629.

[10] Colonel Hodges cité dans William Holt Yates, *The Modern History and Condition of Egypt*, vol. 1 (Londres : Smith, Elder and Co., 1843), 428 (souligné dans l'original).

[11] Broadlands Archive : Lord Ponsonby cité dans "Constantinople 22 mars 1846 : Mémoire secret sur la guerre de Syrie de 1840-1841", par le général Jochmus, MM/SY/1-3.

[12] David K. Brown, *Before the Ironclad : Development of Ship Design, Propulsion and Armament in the Royal Navy, 1815-60* (Londres : Conway Maritime Press, 1990), 61.

[13] Lettre de Charles Napier au colonel Hodges, 23 août 1840, dans Elers Napier, *The Life and Correspondence of Admiral Sir Charles Napier*, vol II. (Londres : Hurst and Blackett, 1862), 21 (souligné dans l'original).

[14] Comme indiqué dans W. P. Hunter, *Narrative of the Late Expedition to Syria*, vol. I (Londres : Henry Colburn, 1842), 69-70.

[15] Cité dans Letitia W. Ufford, *The Pasha : How Mehemet Ali Defied the West, 1839-1841* (Jefferson : McFarland, 2007), 141.

[16] Lettre envoyée le 25 septembre, incluse dans Charles Napier, *The War in Syria*, vol. I (Londres : John W. Parker, 1842), 83, 124.

[17] Archives de Broadlands : Lord Palmerston à Lord Ponsonby, 5 octobre 1840, GC/PO/755-769.

[18] *The Mirror of Literature, Amusement, and Instruction*, 'Burford's panorama', 13 février 1841, 107 (souligné dans l'original).

[19] Napier, *La guerre*, 206.

- [20] Robert Burford, *Description of a View of the Bombardement of St. Jean D'Acree* (Londres : Geo. Nichols, 1841), 8, 3.
- [21] Capitaine Henderson cité dans Yates, *The Modern History*, 435.
- [22] Papiers Elliot : Lord Minto à Robert Stopford, 7 octobre 1840, ELL/216.
- [23] Rapport du colonel Charles F. Smith à Lord Palmerston dans "Correspondance relative aux affaires du Levant", *Parliamentary Papers*, 1841, VIII, 56.
- [24] *Tait's Edinburgh Magazine for 1841*, "Political register", 1841, VIII, 65.
- [25] Lettre de Charles Napier à Eliza Napier, 13 novembre 1840, incluse dans Napier, *The Life and Correspondence*, 113.
- [26] Napier, *The War*, 211.
- [27] Papiers Elliot : Robert Stopford à Lord Minto, 5 novembre 1840, ELL/214. Stopford était le principal commandant britannique lors de la bataille d'Akka.
- [28] Récit de M. Hunt dans W. P. Hunter, *Narrative of the Late Expedition to Syria, vol. I* (Londres : Henry Colburn, 1842), 310.
- [29] Yaacov Kahanov, Eliezer Stern, Deborah Cvikel & Yoav Me-Bar, 'Between Shoal and Wall : The Naval Bombardement of Akko, 1840', *The Mariner's Mirror* (2014) 100 : 160.
- [30] Lettre de H. J. Codrington à E. Codrington, 4 novembre 1840, dans *Selections from the Letters (Private and Professional) of Sir Henry Codrington* (Londres : Spottiswoode & Co, 1880), 162.
- [31] Archives de Broadlands : Lord Palmerston à Lord Ponsonby, 14 novembre 1840, GC/PO/755-769.
- [32] Yates, *The Modern History*, 474.
- [33] Lettre du général Jochmus à Lord Ponsonby, 17 janvier 1841, dans *August von Jochmus' Gesammelte Schriften, Erster Band : The Syrian War and the Decline of the Ottoman Empire, 1840-1848* (Berlin : Albert Cohn, 1883), 84 (cf. 178).

[34] *Tait's*, "Political register", 65.

[35] *Manchester Guardian*, "Iron War Steamers", 14 avril 1841.

[36] *The Observer*, "The Recent Victories", 28 novembre 1842.

[37] John Bowring, *Report on Egypt and Candia, Addressed to the Right Hon. Lord Viscount Palmerston* (Londres : W. Clowes and Sons, 1840), 147.

[38] A. A. Paton, *A History of the Egyptian Revolution, vol. II* (Londres : Trübner & Co., 1863), 239.

[39] Archives de Broadlands : Lord Palmerston à Lord Ponsonby, 25 novembre 1840, GC/PO/755-769.

[40] Archives de Broadlands : Lord Ashley (futur comte de Shaftesbury) à Lord Palmerston, 19 avril 1836, GC/SH/2-22. Ces potentialités commerciales de la Palestine sont également soulignées dans un autre rapport, plus complet, adressé à Lord Palmerston : John Bowring, *Report on the Commercial Statistics of Syria, addressed to the Right Hon. Lord Viscount Palmerston* (Londres : William Clowes and Sons, 1840), par exemple 14-19, 30.

[41] Cité dans Eitan Bar-Yosef, "Christian Zionism and Victorian Culture", *Israel Studies* (2003) 8 : 28.

[42] Lady Palmerston le 3 décembre 1841, dans Tresham Lever, *The Letters of Lady Palmerston* (Londres : John Murray, 1957), 243-4 (souligné dans l'original).

[43] Archives de Broadlands : Lord Palmerston à Lord Auckland, 22 janvier 1841, GC/AU/63/1.

[44] Cité par exemple dans Regina Sharif, "Christians for Zion, 1600-1919", *Journal of Palestine Studies* (1976) 5 : 130 ; Herbert A. Yoskowitz, "British Zionistic Writings Revisited", *European Judaism* (1979) 13 : 45 ; Shlomo Sand, *The Invention of the Land of Israel : From Holy Land to Homeland* (Londres : Verso, 2012), 153.

[45] Les deux premières lettres sont citées dans Sharif, "Christians for Zion", 130 ; Bar-Yosef, "Christian Zionism", 29 ; troisième lettre : Broadlands

Archive : Lord Palmerston à Lord Ponsonby, 4 décembre 1840, GC/PO/755-769.

[46] *The Times*, 17 août 1840.

[47] *Morning Herald*, "Syria", 3 mai 1841.

[48] Cité dans Sharif, "Christians for Zion", 132.

[49] Colonel Churchill à Sir Moses Montefiore, 14 juin 1841, dans Lucien Wolf, *Notes on the Diplomatic History of the Jewish Question, with Texts of Treaty Stipulations and other Official Documents* (Londres : Spottiswoode, Ballantyne & Co., 1919), 119-21 (souligné dans l'original).

[50] Cité dans *The Voice of Israel*, "The Tranquilization of Syria and the East", 1 septembre 1845, 168 (souligné et italique dans l'original).

[51] Cité dans Albert M. Hyamson, "British Projects for the Restoration of Jews to Palestine", *Publications of the American Jewish Historical Society* (1918) 26 : 143.

[52] Cité dans Sharif, "Christians for Zion", 131.

[53] Alexander Keith, *The Land of Israel, according to the Covenant with Abraham, with Isaac, and with Jacob* (Edinburgh : William Whyte & Co., 1843), 34, 382, 366.

[54] *Ibid*, 382 (souligné dans l'original).

[55] Cité dans Bar-Yosef, "Christian Zionism", 29.

[56] *The Morning Post*, "The Jews", 30 janvier 1841.

[57] Anon, "Les rois d'Orient" : *An Exposition of the Prophecies Determining, from Scripture and from History, the Power for Whom the Mystical Euphrates Is Being 'Dried Up' ; with an Explanation of Certain Other Prophecies Concerning the Restoration of Israel* (Londres : R. B. Seeley and W. Burnside, 1842), 277 ; sur la vapeur en tant que pilier du pouvoir, voir 48-50.

[58] *Ibid*, 209, 211 (rapport du *Times*).

[59] *Ibid*, 212.

[60] *Ibid*, 204-6.

[61] Ibid, 212 (italiques dans l'original).

[62] *The Western Messenger*, "Restoration of the Jews to Palestine", octobre 1840, 264, 266.

[63] Sur ce statut de Noah, voir Louis Ruchames, "Mordecai Manuel Noah and Early American Zionism", *American Jewish Historical Quarterly* (1975) 64 : 195-223. Par coïncidence ou non, Noah était également "l'un des principaux opposants à l'abolition de l'esclavage, utilisant sa position de rédacteur en chef du *New York Evening Star* pour caractériser les Africains comme des esclaves...".

Les Américains sont considérés comme mentalement inférieurs aux Blancs, ils soutiennent la règle du bâillon qui empêche le Sénat de discuter de l'esclavage, et plaident même en faveur d'une mesure visant à "faire de la publication d'ouvrages antiesclavagistes un acte punissable".

offense". Joseph Phelan, "How Came They Here ? The Jewish Cemetary at Newport" de Longfellow, Slavery, and Proto-Zionism", *EHL* (2020) 87 : 141.

[64] M. M. Noah, *Discourse on the Restoration of the Jews* (New York : Harper & Brothers, 1845), 10, 35-6.

[65] Ibid, 47-8.

[66] Ibid, 39.

[67] Ibid, 35.

[68] Ibid, 38.

[69] Jonathan Parry, *Promised Lands : The British and the Ottoman Middle East* (Princeton : Princeton University Press, 2022), 376.

[70] Ibid, 143.

[71] Ibid, 15.

[72] Yoskowitz, "British Zionistic", 45.

[73] Albanese, "Rapport du Spécial", 2.

[74] Cité dans ibid. 14.

[75] Parry, 13.

- [76] National Repository, "The Jews", mars 1877, 274.
- [77] Ilan Pappé, *L'ethnie*, 93.
- [78] Eliahu Epstein cité dans Irene L. Gendzier, *Dying to Forget : Oil, Power, Palestine, and the Foundations of U.S. Policy in the Middle East* (New York : Columbia University Press, 2015), 105.
- [79] Paul Thomas Chamberlin, *The Global Offensive : The United States, the Palestine Liberation Organization, and the Making of the Post-Cold War Order* (Oxford : Oxford University Press, 2015), 138.
- [80] Cité dans *ibid.* 125.
- [81] Neta C. Crawford, *The Pentagon, Climate Change, and War : Charting the Rise and Fall of U.S. Military Emissions* (Cambridge, MA : MIT Press, 2022), 7-8.
- [82] Ghada Karmi, *Married to Another Man : Israel's Dilemma in Palestine* (Londres : Pluto, 2007), 84.
- [83] *Ibid.*, 91.
- [84] *Ibid.*, 103.
- [85] *Ibid.*, 97-8.
- [86] Sayyed Hassan Nasrallah, Al Manar 3 septembre 2012, traduit par Memri.
- [87] FPLP, *Stratégie pour la libération de la Palestine* (Utrecht : Foreign Language Press, 2017), 34, 101, 102.
- [88] Document politique du Jihad islamique palestinien, dans Erik Skare (éd.), *Palestinian Islamic Jihad : Islamist Writings on Resistance and Religion* (Londres : I. B. Tauris, 2001 [2018]), 31-2.
- [89] Fatih al-Shiqaqi, "La cause palestinienne est la question centrale du mouvement islamique... Pourquoi ?" dans *ibid.* [1980], 77.
- [90] Pappé, *Le nettoyage ethnique*, 261.
- [91] Cité dans D. A. Jaber, "Settler Colonialism and Ecocide : Case Study of Al-Khader, Palestine", *Settler Colonial Studies* (2019) 9 : 135.
- [92] FPLP, *Stratégie*, 95.



## L'auteur



Andreas Malm (Möln dal, Suède, 1977) est maître de conférences en géographie humaine à l'université de Lund et un militant engagé en particulier dans le soutien au peuple palestinien et dans la lutte contre le changement climatique.

### Livres en français aux éditions La Fabrique :

- *L'Anthropocène contre l'histoire : le réchauffement climatique à l'ère du capital*, 2017
- *Comment saboter un pipeline*, 2020
- *La Chauve-souris et le Capital : stratégie pour l'urgence chronique*, 2020
- *Avis de tempête : Nature et culture dans un monde qui se réchauffe*, 2023

*Traduit de l'anglais par Fausto Giudice*



<http://tlaxcala-int.blogspot.com>  
[fb&twitter @tlaxcalanetwork](https://twitter.com/tlaxcalanetwork)  
<https://vk.com/tlaxcalanet>



**TLAXCALA ΤΛΑΞΚΑΛΑ ΤΛΙΑΚΣΚΑΛΙΑ تلاكسكالا**

la red de traductores por la diversidad lingüística le réseau des traducteurs pour la diversité linguistique  
the network of translators for linguistic diversity la rete di traduttori per la diversità linguistica  
das Übersetzernetzwerk für sprachliche Vielfalt a rede de tradutores pela diversidade lingüística  
شبكة المترجمين للتوحيق اللغوي översättarnas nätverk för språklig mångfald  
dilsel çeşitlilik için uluslararası çevirmen